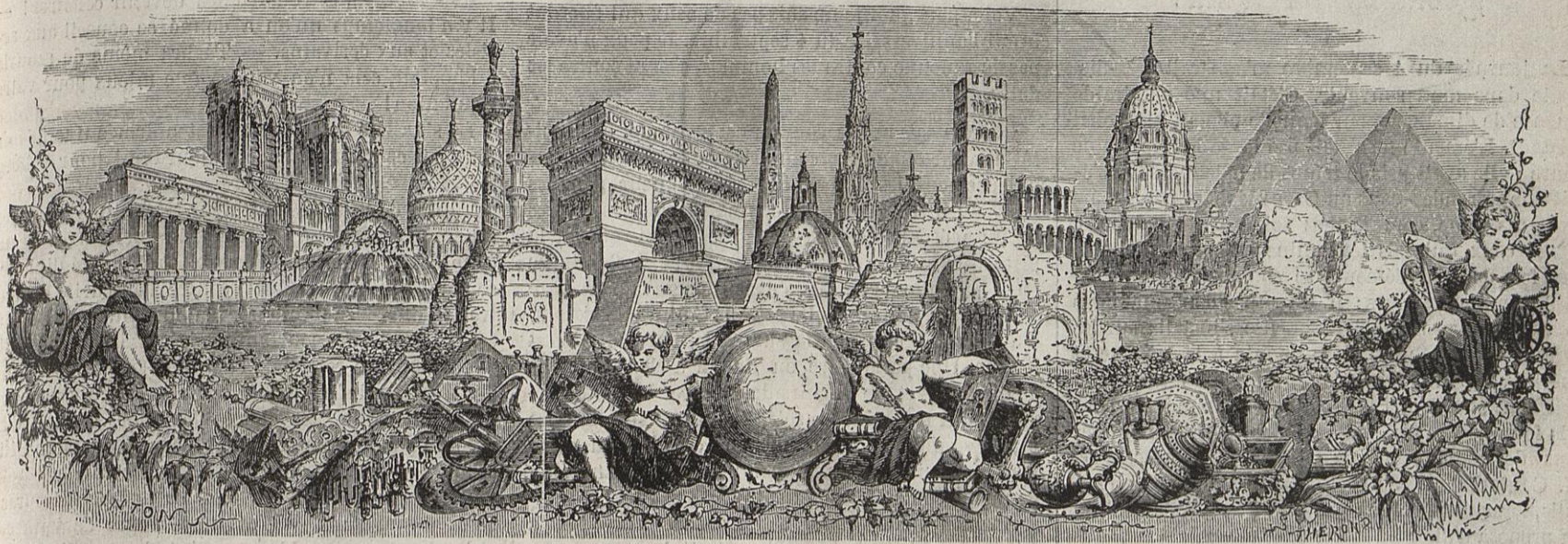


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
 Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
 Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
 Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
 Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
 LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS  
 Directeur, M. PAUL DALLCZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT  
**13, QUAI VOLTAIRE**  
 SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 751. — 2 Sept. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION  
 13, QUAI VOLTAIRE  
 Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.  
 Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. E. HUERT



LE COLONEL MERLIN  
 Président du 3<sup>e</sup> conseil de guerre.

LE COMMANDANT GAVEAU  
 Commissaire du Gouvernement près le 3<sup>e</sup> conseil de guerre.

## AVIS

Nous rappelons à nos correspondants que, à partir du 1<sup>er</sup> septembre, toutes les lettres qui nous sont adressées doivent être affranchies au nouveau tarif : soit 0 fr 25 c. au lieu de 0 fr. 20 c.

## COURRIER DE PARIS

La journée du 4 septembre m'apparaît très-distincte dans mon souvenir. C'était une admirable journée de dimanche, sur laquelle planait un soleil éclatant. L'émeute ne s'était pas levée de trop bonne heure : elle avait pris le temps de déjeuner. On s'était donné rendez-vous au Corps législatif, on y arriva sans peine, comme chez soi. « Entrez donc ! » dirent ceux qui faisaient mine de garder le pont. Une fois dedans, l'émeute se comporta comme en 1848, comme toujours ; il n'y a pas deux manières d'envahir une assemblée ; l'émeute s'installa sur les banquettes demeurées vides, monta à la tribune et but le verre d'eau sucrée, grimpa au fauteuil du président et essaya sa sonnette. Tout le monde parla à la fois. Le pauvre M. Schneider fut reconduit avec plus de renforcements qu'il n'était nécessaire. M. Gambetta caressa l'échine du « lion populaire ». Puis, lorsqu'on fut bien parvenu à ne pas s'entendre, on proposa d'aller à l'Hôtel-de-Ville, selon la tradition révolutionnaire ; c'est toujours à l'Hôtel-de-Ville que se terminent ces parties-là. « Allons finir la noce au *Caïan bleu* ! » disaient nos pères. L'Hôtel-de-Ville était le *Cadran bleu* de toutes les émeutes. Parlons-en au passé.

Au sortir du Corps législatif, l'enthousiasme se répandit rapidement à travers Paris. La République venait d'être proclamée. Elle n'avait pas coûté un coup de fusil, elle n'avait pas fait tirer un sabre du fourreau. Les pêcheurs à la ligne du quai d'Orsay ne s'étaient aperçus de rien. Le cri de : *Vive la République !* fut bientôt général. *Vive la République !* criaient les gardes nationaux aux nez des familles étonnées, femmes et enfants sortis pour la promenade. Éclipse subite et totale des sergents de ville. Tandis que les faiseurs d'histoire se dirigeaient vers la place de Grève, le général Trochu, un des héros de cette journée, prenait le chemin du palais des Tuileries, à cheval, et fendait lentement la foule qui l'acclamait. J'étais sur la place du Carrousel lorsqu'il y arriva, et fort près de lui.

Je cherchais à deviner les émotions qui devaient l'assaillir, mais vainement. Bien fin serait celui qui pourrait se flatter de lire dans la physionomie de ce petit homme énigmatique et têtue, de ce Breton mystérieux et sentimental. Il saluait fréquemment du képi. Au milieu de la place, il eut un moment d'hésitation, et ses regards se tournèrent vers le palais envahi. Evidemment, la pensée d'aller l'habiter traversa son cerveau. « Ira-t-il ? » demandai-je à mon ami Sixte Delorme, que j'accompagnais. « S'il y va, c'est la dictature ! » me répondit-il. Pendant ce temps, le général avait poussé son cheval vers les Tuileries ; il avait même déjà fait quelques pas dans cette direction, — lorsque tout à coup nous le vîmes tourner bride et gagner modestement son logement de la rue de Rivoli. Ce qui s'était passé en lui pendant cette minute, nul ne le saura jamais, sans doute.

On sait la besogne qui se brassa à l'Hôtel-de-Ville, et comment un gouvernement s'y improvisa, composé à la fois d'hommes anciens et d'hommes nouveaux. Ils crurent se dévouer. Ils crurent que le salut du pays était dans la République, et qu'à ce nom prestigieux les Prussiens, épouvantés, allaient se jeter la face contre terre et s'en retourner chez eux comme si nos pères de quatre-vingt-douze les emportaient. Ah ! ces pères de quatre-vingt-douze, en avons-nous assez joué, et assez ridiculement ! — Il y a dans toutes les fêtes un chevalier qui reçoit de Dieu ou du diable un talisman destiné à le protéger dans ses entreprises. Ce talisman, il le perd, et l'on assiste pendant plusieurs actes aux mésaventures et aux déconforts du malheureux chevalier. Dès lors, tout change pour lui : il brise ses chaînes, il s'envole de sa prison, il défait ses ennemis, il perce de sa lance dragons et tarasques, il gagne batailles sur batailles et conquiert provinces sur

provinces. Les hommes du 4 septembre très-ferrés sur le *Pied de mouton* et sur la *Poudre de Prolin inpin*, ont pris l'histoire de France pour une féerie et la République pour un talisman. Ils avaient, eux aussi, perdu leur talisman ; en le retrouvant, ils ont chanté victoire. Mais, hélas ! la République n'a plus été qu'un « pied de mouton » sans vertu, bafoué par l'ennemi et retrouvé à demi consumé dans les décombres de l'Hôtel-de-Ville.

Voilà pourquoi je ne suis pas de ceux qui fêteront lundi l'anniversaire du 4 septembre. Je peux n'avoir pas de rancune contre les hommes, j'en ai contre les dates.

La saison des courses est revenue. Et aussitôt les chroniqueurs « autorisés » de décrire scrupuleusement les trois toilettes de rigueur pour les héros du turf : « La veste du matin, avec les grosses bottines écossaises, pour aller à l'écurie ou sur la piste voir galoper les chevaux ; la redingote pincée ou la jaquette de fantaisie avec une cravate irréprochablement nouée, si elle est à la Colin, ou soigneusement collée en plastron sur la poitrine, si elle est longue. Une perle noire ou un fer à cheval à clous de diamants et de saphirs doit figurer la tête de l'épingle qui l'attache. Le soir, l'habit noir est de mise indispensable, avec complément de gilet en cœur blanc ou noir, et de pantalon noir orné d'un galon de même couleur. »

Eh bien, mais voilà quelque chose qui est tout à fait rassurant. Qu'est-ce qu'on disait donc que nous ne savions plus que broyer du noir ? Rien ne ressemble à cela.

J'ai à proposer quelques noms de chevaux qui feront bien sur la piste :

*Cinq milliards, le Père Duchêne, Notre Fritz, Perfide Génois, Mirabeau-mouche, Flabez finances, Lui même, Pouce-et-pierre, Déboylonneur.*

« Quel charmant sujet d'études dans monsieur Thiers ! Que de curiosités attrayantes dans cet esprit fin, vivace, coureur d'entreprises ; dans ce caractère mobile, avide d'émotions, plein de vanité et d'orgueil, colère et bon enfant ! »

Ainsi s'écrie et écrit le docteur Véron dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*. Et cependant, M. Véron n'aime pas M. Thiers, et au milieu de ses compliments il lui a envoyé deux ou trois rudes coups de boutoir. D'ailleurs le portrait qu'il a tracé de lui est encore fidèle à présent et mérite d'être rappelé :

« D'une grande force de volonté, studieux, M. Thiers se met chaque jour au travail dès six heures du matin en hiver, dès cinq heures en été... Il jouit d'une forte et heureuse organisation : bien que matineux, il va dans le monde, au théâtre, il veille ; mais il ne joue jamais. Cette vie, très-remplie, est égayée par une succession de caprices et de fantaisies, fantaisies et caprices singuliers et assez inattendus. Mais qu'on se rassure : M. Thiers ne se livre jamais à des folies ruineuses ; il sait mettre de la régularité, de l'ordre, dans l'emploi de sa fortune, qu'un instant les événements de février avaient atteinte... Sobre, il ne recherche, comme luxe de table, que les vins les moins estimés : des vins de Lunel, de Frontignan. Ce n'est ni un gourmet, ni un amateur sérieux en fait de beaux-arts. Il se passionne pour tant de choses que les lettres ne trouvent guère dans cet esprit ingrat que de l'indifférence. M. Thiers ne met jamais le pied à l'Académie française, à moins qu'il n'y soit question d'une élection plus ou moins politique. Ce qui s'imprime contre lui, on le lui cache ; on ne laisse respirer à ses nerfs irritables et délicats que le parfum de l'éloge et de la flatterie. C'est un enfant gâté dont on tolère, dont on cherche à calmer toutes les mauvaises humeurs. »

Ne dirait-on pas ces dernières lignes écrites d'hier ? Le docteur Véron continue :

« Descendant des grandes choses aux petites, M. Thiers se passionna aussi un instant pour l'exercice du cheval, et chercha à tenir sa place dans ce monde de célébrités de manège et d'écurie. Il eût voulu se rendre habile, comme Alexandre, à monter des chevaux indomptés. Je suis presque surpris que, dans ses ardeurs de cavalier, il n'ait pas tenu, comme les plus élégants, comme les jeunes gens de bonne maison, à courir en jockey dans un steeple-chase. Même au pouvoir, M. Thiers conserva des

prétentions de cavalier. Pendant son ministère de 1840, lors que s'agitait la question d'Orient, il acheta un cheval gris qu'il appela *Ibrahim* ; il parlait avec une égale passion de la question d'Orient et de son cheval *Ibrahim*. »

Aujourd'hui, cette manie équestre semble avoir abandonné le chef du pouvoir exécutif. Il aime cependant à passer des revues.

Mourez, si vous voulez devenir célèbres ! — Il y a longtemps qu'on a donné ce conseil aux artistes et aux écrivains. — Tâchez même de mourir à l'hôpital, cela n'en vaudra que mieux pour votre réputation !

La sincérité de ce conseil est affirmée une fois de plus par ce qui se produit aujourd'hui pour Alfred Delvaux.

Tant qu'a vécu ce littérateur très-estimé pour ses études parisiennes (il continuait Mercier avec beaucoup de sentiment et de poésie), sa vie a été difficile, souvent pénible ; il a lutté contre l'obscurité et contre l'indifférence publique. Aujourd'hui que Delvaux est mort, — sans pourtant avoir passé par l'hôpital, — il se fait un retour de l'opinion sur son compte. Ses livres, qui s'écoulaient assez lentement, sont aujourd'hui recherchés et très-demandés. Voici, d'après un catalogue récemment paru (Catalogue Pincebourde), les prix auxquels ils sont cotés :

« DELVAUX (Alfred). *Au bord de la Bièvre*, impressions et souvenirs. — C'est une œuvre de jeunesse et la plus remarquable au point de vue littéraire. Paris, 1854, in-12, 30 fr.

« Le même. *Le Fumier d'Ennius*, 1863, in-12, 12 fr. 50.

« Le même. *Dictionnaire de la langue verte*, argots parisiens comparés, 1866, in-12, 18 fr.

« Le même. *Histoire de la Révolution de février*, par Alfred Delvaux, secrétaire intime de Ledru-Rollin, 1850, in-8° (il n'a paru que ce seul volume), 25 fr.

« Le même. *Les Mythères parisiennes*, histoire anecdotique des bals de Paris, avec 24 eaux-fortes de Félix Rops et Théron, 1864, in-12, 110 fr. »

Vous avez bien lu : cent dix francs ! Il faut dire aussi que cet exemplaire est superbement relié et contient plusieurs eaux-fortes. — C'est égal, cent dix francs ! Cela eût fait rêver l'auteur, de son vivant.

Il n'est pas jusqu'aux portraits de Delvaux qui n'aient leur valeur. Je continue à citer le catalogue :

« DELVAUX (portraits d'Alfred). 13 portraits, dont dix photographiés, un portrait de profil à la mine de plomb, un portrait-charge, et un portrait à l'eau-forte, par Léopold Flameng. Série éminemment curieuse, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à l'année de sa mort. On y remarquera surtout une photographie représentant *Delvaux républicain couché* ; il dort protégé par la statuette en plâtre de la République, de David d'Angers, et par un pistolet d'arçon ; 25 francs. »

Encore une fois, mourez, si vous voulez devenir célèbres !

Les imprimeurs d'affiches manquent un peu de discrétion. On ne voit en ce moment, sur toutes les murailles et sur toutes les colonnes du boulevard, que le nom de M<sup>me</sup> Thiers en lettres de six pieds de haut. Chaque théâtre se croit autorisé à la faire figurer en formidable vedette : le théâtre de l'Opéra, le Théâtre-Lyrique, le concert Besselièvre. De loin, cela forme un trompe-l'œil singulier, à peu près disposé comme ceci :

REPRÉSENTATION EXTRAORDINAIRE  
M<sup>me</sup> THIERS

LE BARBIER DE SÉVILLE,

Opéra en trois actes, etc.

Il faut s'approcher pour reconnaître qu'il ne s'agit que du patronage accordé par M<sup>me</sup> Thiers aux représentations organisées au bénéfice des orphelins de la guerre.

L'exemple avait été donné, il y a une quinzaine de jours, par une église, — l'église de la Trinité, — qui annonçait, par une grande affiche, qu'elle célébrait un *Salut solennel en musique*, et que les morceaux de chant en seraient exécutés « par les artistes les plus connus de Paris. »

La quête sera faite par M<sup>me</sup> Thiers, ajoutait l'affiche. Excellente intention, mais manque de tact, oh ! manque complet !

CHARLES MONSELET.

## REVUE DE LA SEMAINE

Un conflit a failli éclater au sein de l'Assemblée nationale, qui aurait pu avoir les conséquences les plus fâcheuses, si le bon sens et la modération de la majorité ne l'avaient sagement conjuré.

On n'a pas oublié qu'une proposition, émanée de cent soixante-quatre membres de l'Assemblée, et demandant la dissolution des gardes nationales de France, avait été renvoyée à l'examen d'une commission.

L'honorable général Chanzy, nommé rapporteur de cette commission, n'a pas eu de peine, dans un travail lumineux et précis, de faire ressortir les vices de cette institution surannée et les périls qu'elle fait courir à l'ordre dans un pays où le goût de l'élément a de si profondes racines.

La discussion s'étant engagée sur ce rapport, après un discours éloquent et clair de M. de Meaux, le chef illustre du pouvoir exécutif a pris la parole pour expliquer les vues du Gouvernement sur cet important débat.

Nous avons le regret de le dire, M. Thiers, jusqu'alors si habile dans l'art d'exposer les questions et d'en faire jaillir la lumière, a eu, cette fois, le tort peu excusable de blesser, à plusieurs reprises, la majorité par la vivacité inusitée de son langage, et plus tard, malheureusement égaré par les applaudissements intéressés de la gauche, qui espérait le compromettre de plus en plus, il a quitté la tribune après quelques mots amers qui pouvaient faire croire à une démission.

On comprend quelle a été l'émotion de la Chambre. Pendant quelques minutes, elle a présenté le spectacle le plus tumultueux. La sonnette, agitée impétueusement par M. Grévy, ne parvenait pas à dominer le bruit des conversations particulières qui s'égrenaient en vingt discussions.

La gauche ne dissimulait pas sa joie. Amoureuse de désordre, elle prévoyait une rupture éclatante entre la majorité de l'Assemblée et celui qui avait vaincu Paris. La majorité, froissée dans ses opinions et sa dignité, et un peu lasse de n'être jamais écoutée dans les conseils du Gouvernement, se laissait aller à son ressentiment. Il était mal aisé de savoir, au milieu de ces passions enflammées, comment le choc serait évité.

Quant aux conséquences qui en pouvaient découler, il était impossible de les prévoir.

C'est alors que le général Ducrot a proposé un amendement qui conciliait les justes exigences des signataires de la proposition Vautrain et la politique plus timide du Gouvernement.

La majorité, guidée par un sentiment élevé des besoins du pays, à qui toute secousse doit être épargnée, a eu le bon esprit de s'y rallier, et le Gouvernement, par l'organe de M. Dufaure, ayant déclaré qu'il ne s'opposait pas à cet amendement, l'Assemblée nationale par 343 voix a adopté le premier article de la loi ainsi modifié.

L'opposition de la gauche radicale n'a eu garde de laisser échapper une si belle occasion de faire étalage de sa logique habituelle et de son sens politique.

Après avoir voté pour ce premier article amendé par l'honorable général Ducrot, elle a voté en masse contre l'ensemble de la loi.

Mais que lui importe de dire *non* après avoir dit *oui*. Elle n'en est pas à un contre-sens de plus ou de moins!

Ce vote obtenu, on peut dire aujourd'hui que les gardes nationales ont vécu en France. Leur dissolution n'est plus qu'une question d'opportunité et de temps.

C'est un péril de moins dans le vaste champ de nos dangers.

Pendant que ces choses se passaient à l'Assemblée, un instant en proie à toutes les tempêtes, la proposition Rivet était ballottée, d'incertitude en incertitude, au sein des réunions.

Que d'efforts laborieux déjà et que de tentatives qui n'avaient abouti qu'à des avortements! Tout ce qu'elle avait rapporté jusqu'à présent, cette malen-

contreuse proposition, c'était un grand trouble qui, par intervalles, allait jusqu'à l'irritation.

Jamais on ne vit à la fois tant de réunions et jamais aussi on ne fut exposé à plus de discours. Discours pour, discours contre, discours sur, discours qui veulent et qui ne veulent pas, un peu, beaucoup, passionnément, discours à côté, ils pleuvaient et ceux-ci amenaient ceux-là sans que la proposition fît un pas.

Et que de mandataires qui allaient de l'une à l'autre de ces réunions, portant des conseils, des avis et des contre-propositions! c'était la multiplication des mouches du coche.

Un jour la majorité de la commission votait contre, un jour cette même majorité votait pour. Cela dépendait peut-être du temps qu'il faisait. Après quoi on discutait de nouveau.

Le plus clair résultat obtenu jusqu'à présent, c'était l'éclosion d'une foule de gauches qui se partageaient toutes les nuances du rouge. On n'en connaissait que deux, la gauche radicale et la gauche pure. Maintenant, il y en a dix qui se fractionnent elles-mêmes en sous-gauches et en petites montagnes.

On y fait de l'opposition entre frères et amis.

Quant aux différences qui les distinguent elles ne sont appréciables que par les Naquet et les gens qui font l'ornement de ces réunions.

Des bruits avant-coureurs faisaient espérer cependant que la commission était parvenue à s'entendre et qu'un projet de rédaction avait été arrêté dans une dernière conférence.

Ces bruits heureux, accueillis avec impatience par l'Assemblée, ne se trompaient pas,

Lundi dernier, au milieu d'un silence imposant, M. Vitet a donné lecture d'un rapport par lequel, tâchant de tenir équitablement la balance entre toutes les prétentions, la commission, tout en constatant l'inopportunité de la motion Rivet, conclut à sa prise en considération.

Elle laisse au chef du pouvoir exécutif, devenu président de la République officiellement, et inamovible, *ipso facto*, sa qualité de député, ce qui ne s'est jamais vu sous aucun gouvernement.

Quant à la durée de son pouvoir, le rapport recule devant le danger de déterminer une époque fixe où il finirait de fait, et la subordonne tout simplement à celle de l'Assemblée elle-même, qui est et demeure constituante.

La Chambre a entendu la lecture de ce rapport, écrit avec une mesure parfaite et dans un but évident de conciliation, dans un religieux recueillement.

M. Dufaure, qui est monté à la tribune immédiatement après M. Vitet, a déclaré d'une voix solennelle que le conseil des ministres et le Gouvernement appréciaient dans quelle mesure les pouvoirs de M. Thiers doivent être prolongés et, jusqu'à un certain point, agrandis par le projet dont M. Vitet s'était fait le rapporteur, mais qu'il y demandait, au nom de ses collègues, l'adjonction d'un paragraphe témoignant de la confiance de l'Assemblée dans l'homme auquel on allait attribuer ce pouvoir, et payant un tribut d'hommages aux services qu'il a déjà rendus.

Mais tandis que de nouveaux discours sur des questions purement théoriques menacent de passionner l'Assemblée et de lui faire perdre un temps qu'elle pourrait employer plus utilement, les hommes qui ont pris à tâche d'épuiser la France et de ne pas lui laisser un jour de repos ont entrepris dans le Midi une campagne contre la dissolution des gardes nationales et en faveur de la dissolution de l'Assemblée.

Partout, dans les grands centres industriels comme dans les plus humbles bourgades, ils font signer par leur agents des pétitions distinctes rédigées dans un sens également révolutionnaire.

Le Midi, et dans le Midi les quatre grandes villes, Lyon, Marseille, Toulouse et Bordeaux, qui dominent les vallées du Rhône et de la Garonne, sont aujourd'hui le foyer le plus actif de ces agitations. Il s'y mêle un élément dangereux que l'Internationale fait mouvoir.

A une heure venue, et dans une occasion que le hasard peut faire naître, celle-ci compte sur la coopération de ces mêmes gardes nationales qui ont aidé

M. Gaston Crémieux, soutenu M. Duportal, et laissé assassiner le commandant Arnaud.

Et cependant les Prussiens occupent encore, avec les forts de la rive droite, une grande étendue du territoire français, et les négociations poursuivies à Compiègne et à Francfort, pour l'évacuation d'un certain nombre de nos départements, n'avancent qu'avec une lenteur désolante.

Qui peut dire quelles entraves ces menées coupables et cette agitation morale, maintenue dans le midi, apportent à la réussite de ces opérations?

Si de l'Assemblée nationale, devant laquelle se déroule péniblement la longue série des impôts nouveaux et des accroissements d'impôts des inés à pourvoir aux conséquences terribles de l'invasion, nous passons au conseil municipal de Paris, nous y retrouvons d'autres questions de chiffres sous forme d'emprunt.

Bientôt le public sera appelé à souscrire les obligations nouvelles de 1871, portant, comme celles de 1869, avec un intérêt fixe, des primes et des lots pour une valeur annuelle de quinze cent mille francs.

Les séances du conseil municipal de Paris ont permis aux amis du désordre de revoir libre, sain et souriant, M. Ranc, qu'un instant on avait cru fugitif.

La présence de M. Ranc, ex-membre de la Commune de Paris, et signataire du décret des otages, prouve surabondamment que certaines personnes peuvent tout dire, tout écrire et tout signer, et que l'impunité leur est acquise.

Il s'agit seulement de choisir le moment où M. Dufaure est garde des sceaux.

A l'extérieur, toute la politique tourne autour des conférences d'Ischle et de Gastein, où LL. MM. l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph se sont rencontrés, en compagnie des deux chanceliers, M. le prince de Bismark et M. le comte de Beust.

Il est clair qu'une évolution se prépare dans l'attitude de l'Autriche. La question est de savoir si cette évolution ira jusqu'à l'intimité d'une alliance offensive et défensive, ou restera dans la réserve d'une prudente cordialité.

Là-dessus, comme sur tant d'autres choses, les opinions sont partagées. Les uns croient à l'existence d'un traité qui donnerait aux deux empires un but commun à atteindre; les autres supposent que rien n'a été signé et qu'on agira suivant les événements.

La situation de l'Autriche, avec ses huit millions d'Allemands et ses vingt cinq millions de Magyars et de Tchèques, est complexe. Elle peut se désintéresser de l'Allemagne au profit de l'hégémonie prussienne, et porter toute son activité vers le Danube. Mais alors elle éveille les susceptibilités russes, et l'Europe peut se trouver, un matin, en présence de la vieille question d'orient, subitement tirée du repos où elle dormait depuis la guerre de Crimée.

M. de Bismark ne s'est-il pas ménagé un moyen d'intervenir dans la question par la Roumanie, à l'aide du traité Stroussberg, qui a fait éclater une crise à Bucharest?

S'il était vrai autrefois qu'il suffisait de quelques lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre, ne suffirait-il pas aujourd'hui de quelques kilomètres de chemin de fer pour entrer dans un royaume et s'immiscer dans ses affaires intérieures?

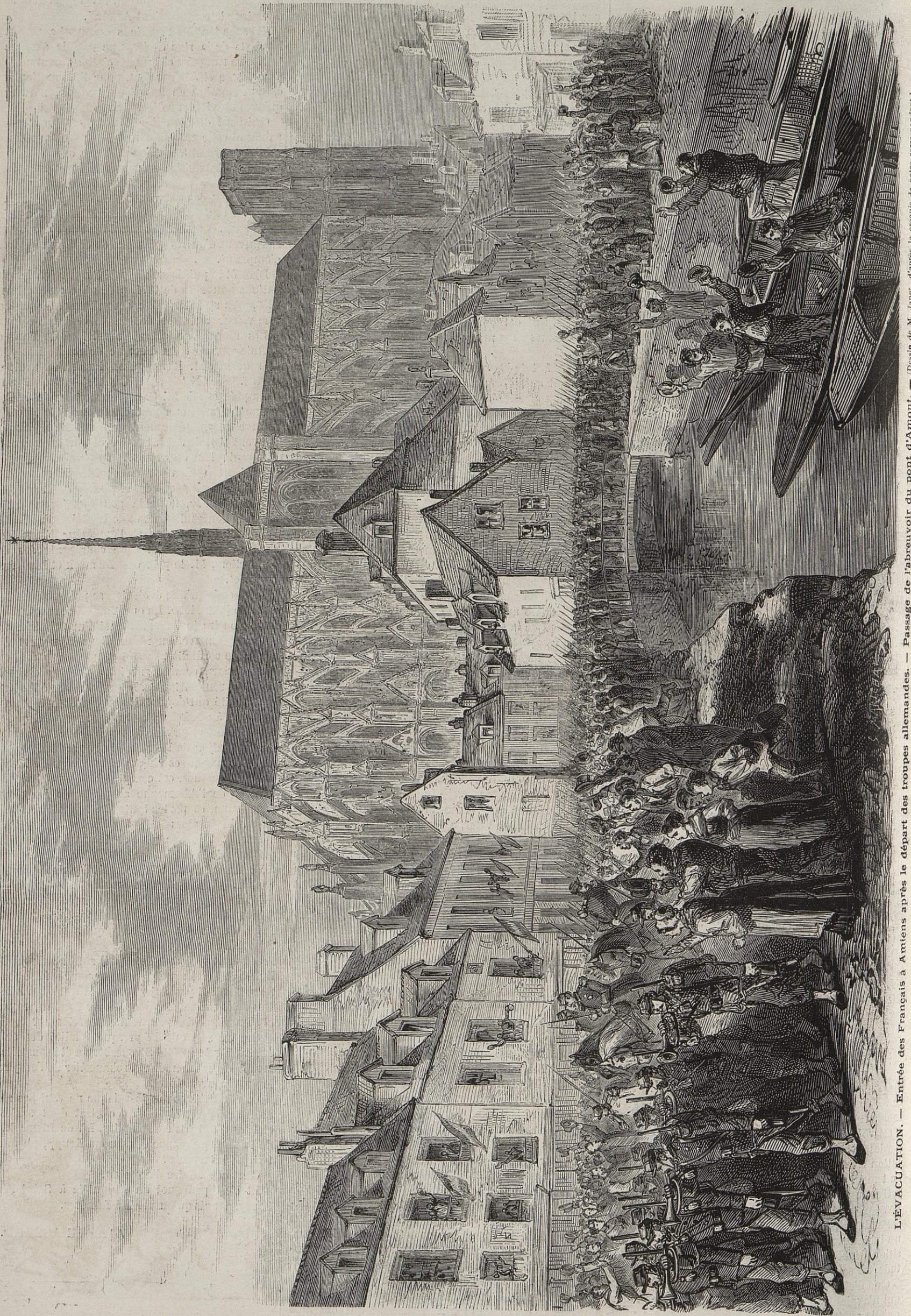
Or, on sait que la presque totalité des actions émises par la société Stroussberg a été souscrite par le capital prussien, dont le chancelier de l'empire est le protecteur naturel.

Et si le cabinet moldo-valaque ne veut pas reconnaître le droit légal d'un contrat dont toutes les clauses n'ont pas été remplies, M. de Bismark, fort de la toute puissance des canons Krupp, ne voudrait-il pas intervenir?

C'est une affaire d'occasion.

Et c'est pourquoi on s'inquiète à Saint-Pétersbourg, tandis qu'on veille à Londres.

AMÉDÉE ACHARD.



L'ÉVACUATION. — Entrée des Français à Amiens après le départ des troupes allemandes. — Passage de l'abreuvoir du pont d'Amont. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de notre correspondant.)

L'ÉVACUATION. — Entrée des Français à Amiens après le départ des troupes allemandes. — (Dessin de M. Janet, d'après le croquis de notre correspondant.)



LYON, — La fête des écoles. — Le banquet sur l'herbe. — (Dessin de M. Verge, et près le croquis de M. Lhuillier, de Lyon.)

VERGE

## LE COLONEL MERLIN

PRÉSIDENT DU 3<sup>e</sup> CONSEIL DE GUERRE

Le colonel Merlin est né à Paris le 9 juin 1814... C'est le descendant de l'illustre famille des Merlin de Thionville, qui a des relations étroites de parenté avec les Merlin de Douai.

Après de sérieuses et fortes études scientifiques, pour lesquelles il était doué de grandes dispositions, il fut reçu en 1833 à l'École polytechnique, où il continua à travailler avec ardeur. Il en sortit en 1835 pour entrer à l'École d'application de Metz.

Il était à peine âgé de vingt ans lorsqu'il fut nommé lieutenant au 3<sup>e</sup> régiment du génie.

Quelque temps après il était capitaine. C'est en cette qualité qu'il fut attaché à l'état-major du génie, d'abord à Metz, au Havre, à l'armée des Alpes (en 1848.) à Besançon et à Paris, puis ensuite en Afrique, à Dellys et à Alger, où ses éminentes et solides qualités le désignèrent au choix du maréchal Randon pour exercer auprès de lui les délicates et importantes fonctions d'officier d'ordonnance.

Il était commandant du génie lors de la campagne d'Italie, en 1859, et il déploya dans cette rapide et glorieuse campagne une rare énergie, de grandes connaissances et une valeur incomparable.

Deux ans après, il fut envoyé en Autriche en qualité d'attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne, où il a laissé les meilleurs souvenirs de courtoisie chevaleresque et de vaste érudition, et où il exerçait une grande influence par le respect qu'inspirait son noble caractère.

Ce n'est qu'en 1868, à son retour en France, qu'il prit le commandement du 1<sup>er</sup> régiment du génie, qu'il a encore aujourd'hui.

Il était à Metz, dans le fort de Queulen, avec une partie de son régiment, lors du blocus de cette ville, et, à la suite de la capitulation, il fut emmené comme prisonnier de guerre en Allemagne, et interné à Bonn, où il supporta avec dignité et stoïcisme cette douloureuse captivité.

Le colonel Merlin est un homme honorable dans toute l'acception du mot. Il y a dans toute sa personne comme un reflet de loyauté et de bonté. Calme, froid, impassible, il a cependant l'accueil très-bienveillant, et commande à tous le respect, la sympathie et l'estime.

C'est aussi un savant illustre, se reposant dans le travail des fatigues du soldat. Il a créé dans le nord de la France des établissements industriels importants, dont il est le propriétaire, et qu'il dirige avec une habileté consommée et une sollicitude toute paternelle.

Le colonel Merlin est un homme aux allures simples, franches et aimables, et ne tenant pas aux honneurs. Il est commandeur d'un grand nombre d'ordres, notamment de la Légion d'honneur, des ordres autrichiens, de la Couronne de Fer et de Léopold, etc., etc., etc., mais on ne voit jamais sur sa poitrine les nombreuses décorations que lui ont envoyés les princes, les empereurs et les rois.

Le colonel Merlin a la parole nette, claire et limpide. — Doué d'un sens droit, d'un jugement sain, inaccessible à la crainte et à la séduction, sévère avec douceur; le devoir est sa ligne, la justice sa loi.

J. D'A.

## LE COMMANDANT GAVEAU

COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT PRÈS LE 3<sup>e</sup> CONSEIL DE GUERRE

Le commandant Gaveau (Gustave) est né à Saint-Omer, dans le département du Pas-de-Calais, le 20 novembre 1831. Il est issu d'une des plus anciennes et des plus honorables familles de ce pays.

Il était à peine âgé de dix-sept ans lorsqu'il fut reçu à l'école de Saint-Cyr, après de brillants examens. Il y entra le 6 décembre 1848.

Nommé sous-lieutenant au 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère le 1<sup>er</sup> octobre 1850, avant d'avoir atteint sa dix-neuvième année, le jeune officier s'affranchit

tout d'abord des habitudes que le sentiment public reproche en général aux officiers de notre armée.

Loin de se laisser éblouir par la brillante épauvette, et de croire qu'elle le dispense désormais de tout travail, le sous-lieutenant Gaveau se livre avec ardeur à l'étude.

Le 27 décembre 1854, il est nommé lieutenant au choix au 12<sup>e</sup> léger, qui devenait quelque temps après le 87<sup>e</sup> de ligne, par suite des modifications apportées à l'organisation de l'armée dans l'infanterie.

En 1855, le 87<sup>e</sup> fut envoyé à Dijon pour y tenir garnison. Tous les officiers de ce régiment se firent remarquer, pendant les quatre années qu'ils y restèrent, par leur aménité, leur courtoisie et la dignité de leur conduite. Le lieutenant Gaveau leur servait de modèle et d'exemple. Aussi le 87<sup>e</sup> est-il un des régiments dont le départ fut le plus vivement et le plus sincèrement regretté par l'intelligente et patriotique population dijonnaise.

Nommé capitaine au choix au 87<sup>e</sup> de ligne, le 3 mai 1859, puis capitaine adjudant-major, le 15 novembre 1860, il fut désigné pour remplir les fonctions de substitut, d'abord à Lyon en 1859, puis à Grenoble en 1860 et 1861, puis à Toulon en 1863. Il exerça aussi les fonctions de juge en 1869 à Montpellier.

D'une modestie égale à son mérite, il n'a jamais rien demandé ni sollicité. Aussi ne fut-il nommé chevalier de la Légion d'honneur qu'après trois années de campagne en Afrique, où il se distingua autant par ses talents militaires que par sa bravoure, et ce n'est qu'en 1870, le 27 août, qu'il fut élevé au grade de chef de bataillon.

Mais il était déjà, à cette époque, enrhumé dans Strasbourg avec son régiment, et il ne put connaître cette nomination. Cependant le général Uhrig lui conféra lui-même ce grade, et c'est en cette qualité que le commandant Gaveau contribua pour sa part à l'héroïque défense de la vaillante et malheureuse cité alsacienne, où le 87<sup>e</sup> perdit plus de la moitié de son effectif en soldats et officiers tués ou blessés.

À la suite de la capitulation de Strasbourg, le commandant Gaveau fut conduit à Rastadt comme prisonnier de guerre. Cette dernière et cruelle épreuve l'affecta tellement, qu'il tomba malade. Après bien des démarches, sa famille obtint de le ramener en France, où il ne tarda pas à recouvrer la santé sous l'action bienfaisante des soins dont il fut l'objet, et sous la douce et salutaire influence qu'exerça sur son âme fière et sensible la vue vivifiante du sol aimé de la patrie.

À la nouvelle de l'insurrection du 18 mars, le commandant Gaveau s'empressa de se mettre à la disposition du Gouvernement. On lui confia aussitôt le commandement d'un bataillon du 68<sup>e</sup>, et c'est à la tête de ce bataillon qu'il s'empara le 24 mai des hauteurs de Montmartre.

Comme homme, le commandant Gaveau est une véritable nature d'élite. Travailleur ardent et infatigable, esprit loyal et honnête, cœur plein d'expansion et de désintéressement, caractère noble et chevaleresque, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il a la physionomie extrêmement sympathique; son affabilité est excessive et sa courtoisie exquise.

Comme soldat, le commandant Gaveau est l'esclave du devoir et de la discipline. D'un courage à toute épreuve, d'une grande énergie et d'une rare intrépidité, il est aussi calme et impassible devant le danger qu'il est bon, mais inflexible, pour ses subordonnés. Aussi, tous les soldats qui ont servi sous ses ordres ont-ils pour lui un profond respect, mêlé d'une sympathique admiration.

JULES D'AUBONNE.

## ÉVACUATION

RENTRÉE DE L'ARMÉE FRANÇAISE A AMIENS

Le 22 juillet 1871 restera comme une date mémorable dans les fastes des départements de la Somme et de la Seine-Inférieure,

On lisait, ce jour-là, dans le *Journal d'Amiens* : « Ce matin, à cinq heures, les troupes prussiennes, entrées ici depuis le 28 novembre à midi, ont quitté, ont délivré Amiens.

Quelques instants après, nos rues se pavosaient de drapeaux tricolores, et à dix heures nos soldats, à nous, entraient en ville.

Nous respirons enfin, et nous revoici chez nous ! »

Et dans la *Gazette de Péronne* :

« Les Prussiens sont partis à 6 heures.

Il n'y a rien à dire d'eux que le mot d'Henri Heine.

La tenue de la population de Péronne, pendant toute la durée de l'occupation, a été digne, noble, et mérite les plus grands éloges.

La ville a fait le plus chaleureux accueil aux deux compagnies du 33<sup>e</sup> de ligne qui viennent prendre garnison. — Grande exhibition de drapeaux tricolores, profusion de bouquets, — c'est le bonheur qui semble revenir avec les culottes rouges. »

Le *Nouvelliste de Rouen* disait de son côté :

« Toute notre population était sur pied hier soir, sous l'impression de la nouvelle de l'évacuation de Rouen par les Prussiens. Il n'y avait qu'une phrase sur toutes les lèvres : Ils s'en vont demain matin, à cinq heures. Et la joie se peignait sur tous les visages. »

En effet, le jour fixé pour le départ de l'armée allemande était un jour de fête.

Dès trois heures du matin, la population était levée; on voulait s'assurer du départ, il y avait déjà des promeneurs dans les rues; au moindre bruit qui s'y faisait, on voyait les fenêtres s'ouvrir, et les habitants regarder avec curiosité quelle pouvait en être la cause; il n'était pas rare de s'entendre apostropher ainsi : « Est-ce qu'ils sont partis ? » On ne pouvait répondre que non, et les fenêtres se refermaient brusquement.

Enfin, à quatre heures du matin, la colonne prussienne se mettait en marche, et les Rouennais, après deux cent vingt-neuf jours d'occupation, se retrouvaient libres.

D'abord, la tristesse de l'humiliation subie sembla atténuer la satisfaction de la délivrance. Mais bientôt la physionomie de la ville changea.

Un bataillon du 24<sup>e</sup> de ligne arrivait, salué par des cris enthousiastes et couvert de fleurs. Le drapeau tricolore était arboré sur la mairie.

Pendant toute la journée, Rouen fut très-animé, les rues étaient remplies de promeneurs, et l'on continuait à faire fête à nos braves soldats.

Plusieurs maisons particulières étaient illuminées. La foule s'était donné rendez-vous à Saint-Sever pour assister à la retraite. Plus de 5,000 personnes applaudissaient et criaient : *Vive la France!*

À Amiens, — dans la *petite Venise*, comme l'appelaient Louis XI, — la joie et l'enthousiasme n'étaient pas moins vifs.

Dès le grand matin, les magasins étaient ouverts et les couleurs nationales flottaient à un grand nombre de croisées : ce fut comme une véritable trainée de poudre; en un clin d'œil toute la ville était pavosée.

C'est sous l'empire d'une émotion profonde qu'on alla au-devant du 33<sup>e</sup>, venant d'Arras par chemin de fer; la foule attendait sur l'esplanade.

Tout à coup apparaît un soldat chargé d'un énorme bouquet que des habitants ont offert au régiment dans l'intérieur de la gare; suivent quelques autres soldats, puis le bataillon, calme, sérieux. Les officiers tirent l'épée, le 33<sup>e</sup> sort de la cour de la gare, la musique de la garde nationale, en costume civil, se porte en avant, et un immense cri de : *Vive la France!* sort de toutes les poitrines.

« On eût dit, raconte un témoin oculaire, que nous vivions dans une autre atmosphère. On se sentait tout heureux de vivre. On se retrouvait chez soi, on se félicitait et l'on félicitait les autres. Il faut avoir passé par ces tristes épreuves pour comprendre l'allégresse qu'on éprouve quand, après bien des espoirs déçus, on est enfin délivré d'une pareille servitude!

C'était une sorte de contre-manifestation de la journée des drapeaux noirs. L'armée prussienne

nous avait trouvés comme ensevelis dans notre deuil; nous jetions à l'armée de la France un cri énergique de patriotisme et d'espérance.

A chaque fenêtre où le drapeau noir avait excité la colère des Prussiens, un drapeau tricolore flottait maintenant, symbole de la liberté et de la délivrance désirées pour le pays tout entier.

Tout le monde se réjouissait de voir enfin le képi et la gaité du soldat français remplacer le casque à pointe et l'insolence du Prussien.

Le départ de l'ennemi avait eu lieu en silence et avec beaucoup d'ordre; quelques soldats seuls, attachés, pour avoir sans doute trop fêté Bacchus, furent accompagnés par les *ahou!* des gamins amiennois.

Mais quelle lessive, bon Dieu! à faire partout! Le phénol Bobœuf va décuiper de prix, si tout le monde se met à l'œuvre en même temps. Sur une moyenne de dix salons, il n'en reste pas deux intacts: tous ou presque tous ont servi de corps de garde ou de chambre aux étrangers pendant huit mois. Les tentures et les papiers veloutés sont troués de coups de baïonnettes ou usés par le frottement des armes et des effets d'équipement; les lambris sont fanés, les plafonds noircis, les parquets ont pris l'aspect de vieux planchers crottés; quant aux tapis, ceux qui ont été oubliés ne sont plus même bons pour les brocanteurs. Le marbre de la plupart des cheminées s'est fendu sous l'action des feux insensés que les Prussiens allumaient l'hiver; quant aux literies et autres objets laissés à la disposition de nos vainqueurs, ils sont presque partout dans un état indescriptible... »

Un banquet fut offert le soir au lieutenant-colonel du 33<sup>e</sup>.

Le dessin que nous publions représente nos soldats accueillis par la foule enthousiaste à leur arrivée au pont d'Amont, près de la Somme, à quelques pas de cette cathédrale, aux deux tours carrées, aux trois portails sculptés, à la flèche octogonale, et aux magnifiques vitraux, vrai chef-d'œuvre de style, d'élégance et de perfection, merveille incomparable de ce treizième siècle, qui fut l'époque la plus ardente et la plus féconde d'une première renaissance.

V.-F. MAISONNEUVE.

## LA FÊTE DES ÉCOLES

A LYON

Lyon a eu, le 14 août, une fête qui a bien fait parler d'elle.

Au milieu des divers récits — dans lesquels elle est transformée en simple Saint-Charlemagne par les uns, en Saturnales par les autres, — il est difficile pour ne pas dire impossible, de dégager la vérité vraie et de se rendre un compte exact de cette réunion solennelle des écoles municipales des six arrondissements.

Nous nous contenterons donc d'en rappeler brièvement les principaux épisodes.

Une estrade destinée au Conseil principal avait été préparée au Grand-Camp. De chaque côté de l'estrade des *autorités* des bancs en planches avaient été installés pour les personnes invitées à cette cérémonie. En face, à droite, étaient les bancs réservés aux écoles de garçons, et, à chaque tête de banc, se trouvait, sur un panonceau aux armes de la ville, le numéro correspondant à celui de chaque école. A gauche, les bancs réservés aux écoles de filles.

A 1 heure et quart, la cérémonie, annoncée par des décharges de mousqueterie, était ouverte par deux morceaux de musique, et M. Barodet prononçait un discours imprimé et distribué d'avance.

On se rendit ensuite au parc, où une collation, transportée dans deux énormes voitures de déménagement accompagnées de cuisiniers et de marmittons, avait été étalée sur des tables.

On servit le vin dans des arrosoirs.

Les enfants étaient assis en cercle sur les pelouses, ayant au milieu d'eux un coffre à provisions contenant de prétendues assiettes en papier, en forme de dessous de bouteilles, bleues pour les filles, rouges pour les garçons. Ces assiettes fantaisistes étaient devenues huileuses comme de vieux châssis de fenê-

tres au contact des tranches de jambon et de cervelas.

Les pelouses étaient closes par des rubans comme une bergerie de M<sup>me</sup> Deshoulières.

Épuisés par des courses et des stations en plein soleil, les enfants n'eurent pas plutôt touché aux mets et aux rafraîchissements qu'ils se sentirent indisposés.

Le service des ambulances se multiplia alors pour administrer l'eau chaude, l'alcali et le thé.

Les costumes blancs étaient maculés. Les mères éplorées réclamaient à grands cris leurs bambins, qui se disputaient entre eux, grimpaient sur les arbres et se roulaient sur l'herbe.

Le soir, on pouvait voir bon nombre de jeunes gens dans un état voisin d'ébriété; d'autres revenaient en groupes écorchant *la Marseillaise* et d'autres chants plus ou moins patriotiques.

Les désordres de cette journée, qui a coûté vingt-six mille francs à la ville de Lyon, ont été, paraît-il, fort exagérés d'abord et réduits depuis à une proportion plus raisonnable. Toujours est-il que les pelouses ont été foulées au pied, et que le directeur de la ferme, M. Estienne, a protesté contre « cette violation de propriété » et demandé une réparation aux tribunaux.

F. DE MORANS

## CE QU'ON PREND POUR UNE VOCATION

NOUVELLE

(Suite et fin)

— Tout simplement par le départ des trois jeunes filles, dont le père fut nommé professeur dans le collège d'une ville plus importante. Je souffris un peu, mais d'une façon toute littéraire.

— Tu composas une élégie?

— Précisément, et maudits soient les hommes d'imagination! D'ailleurs, un événement tout à fait grave vint changer complètement ma vie. Mon oncle mourut, et comme la plus grande partie de son aisance n'était que viagère, je me trouvai à la tête de ressources à peine suffisantes pour vivre modestement en province.

— Aussi t'empressas-tu d'accourir à Paris?

— Tu l'as dit. J'en avais eu déjà plusieurs fois l'intention, mais j'avais été jusque-là assez raisonnable pour y résister. J'avais bien lu Balzac: *le grand homme de province à Paris*; mais le récit des plus épouvantables naufrages a-t-il jamais guéri ceux qui sont nés voyageurs. Dès que je fus seul, dès que je n'eus plus pour me retenir la présence du vieillard que mon départ eût désolé, la pensée de me jeter dans le tourbillon parisien, de devenir un de ceux qui par leur seule volonté commandent à cet orage, s'empara de moi avec la puissance d'une monomanie. Paris m'attirait invinciblement, comme la lueur lointaine d'un incendie nocturne attire le promeneur perdu dans une rue déserte. Je menais une vie morne et silencieuse; je mangeais à la hâte dans une auberge, je passais mes journées dans ma chambre, écrivant quelquefois, rêvant le plus souvent. Mes longues promenades à travers la campagne, où j'aimais naguère à m'enivrer de grand air et de poésie, je les avais abandonnées. La seule que je faisais maintenant, c'était jusqu'à une station de chemin de fer, distante de la ville d'un quart de lieue environ: j'allais là exactement chaque soir, à l'heure où l'on allumait les signaux.

Accoudé sur la balustrade, à un détour de la voie ferrée, je plongeais mes regards dans un tunnel par lequel arrivaient les trains qui se dirigeaient sur Paris, et j'attendais, le cœur palpitant. Enfin, à l'heure dite, j'entendais, sous la voûte sombre, le monstre agiter ses bras de fer; j'apercevais la lanterne rouge, je la voyais grossir, grossir; et bientôt la terrible machine, traînant après elle sa queue noire de wagons, venait, fumante et frémissante, s'arrêter lentement devant le quai de la station: Une ou deux silhouettes de voyageurs sortaient alors de la salle d'attente, précédées de l'employé tenant en

main sa lanterne, qui jetait aux clairs échos du soir ce mot étincelant et magique: *Paris*. A ce mot, j'éprouvais toujours une émotion violente, semblable à celle que donne un défi qu'on reçoit. Puis un bruit sec de portière fermée, un coup de sifflet rapide, et le train se remettait en marche avec effort. Il augmentait graduellement de vitesse, passait devant mes yeux déjà lancé, répandant autour de lui ses bruits de bataille, et me laissait violemment ému, plein de désirs et de regrets, et écoutant se perdre dans la nuit l'inférieure respiration de la locomotive, plus courte et plus haletante à mesure qu'elle s'affaiblissait, jusqu'à ce qu'elle se fût confondue dans le bruit du vent qui secouait au-dessus de ma tête les feuillages de quelques vieux arbres.

— Ainsi, si je t'ai bien compris, te voilà totalement perdu par les tulipes de ton oncle, les trois filles de ton professeur et le bruit d'une locomotive.

— La tentation était trop forte, et je ne tardai pas à y céder. Trois mois après la mort de mon oncle, je réunissais mes petites ressources et j'arrivais à Paris. Je ne te dirai pas comment vint la désillusion: sache seulement qu'elle fut complète. Ce fut le volume de vers imprimé avec luxe, publié à grands frais, et retrouvé, au bout de quinze jours, dans les boîtes des bouquinistes, coté avec un rabais honteux; ce furent les efforts, les démarches, les portes fermées au nez, les relations coûteuses et inutiles qui prennent le temps du travail, la paresse, fille du découragement, le portefeuille trouvé vide un beau matin, le réveil, quoi! Ces tristes choses-là, tu les sais aussi bien que moi, toi qui fus jadis un homme de fantaisie et d'audace, et qui en es arrivé, pour vivre, et par un effort de volonté qui a brisé en toi la fibre de l'émotion poétique, à pondre de la prose de journal. Du reste, je ne me plains pas, je raconte. Quelque délicatesse, une intelligence suffisante pour comprendre, mais ni assez continue, ni assez forte pour produire, des caresses pendant l'enfance, des rêves pendant la jeunesse, de la lecture, de la mémoire, un peu d'égoïsme et beaucoup d'orgueil, voilà ce qui fait les faux poètes; voilà ce qu'on prend pour une vocation! voilà mon histoire!

— *Et nunc erudimini*. Vive la sincérité, pour émouvoir les plus sceptiques... Et, à propos, mon pauvre ami, qu'es-tu donc devenu depuis six mois que je t'ai perdu de vue? A cette époque, si j'ai bonne mémoire, tu étais tout près de la misère, et, pour dire le gros mot, de la bohème.

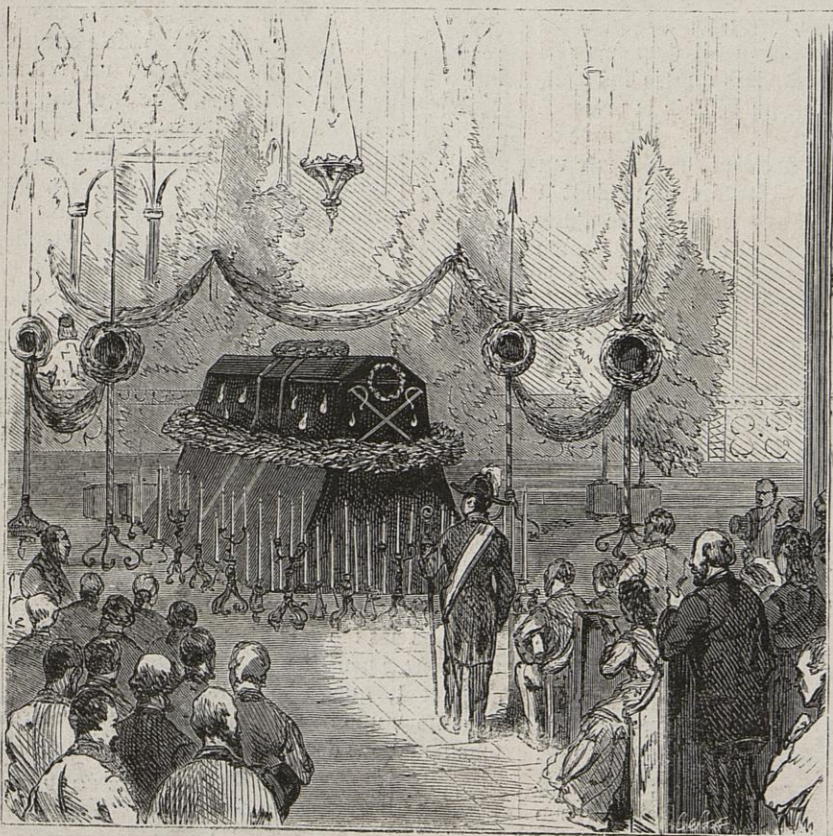
— J'ai eu un courage d'une heure; il n'en faut pas davantage pour sauver un homme. J'ai réuni mes papiers, mes manuscrits, et je les ai brûlés avec rage, avec désespoir, comme on brûle les lettres d'une femme qui vous a trahi, qu'on n'aime plus, mais dont le souvenir vous fait souffrir encore. J'ai pris une place qui me fait vivre, un travail qui n'exerce que la mémoire des yeux, qui dispense de l'attention. Je vis comme un ouvrier rangé; j'habite une chambre dans la banlieue, loin du bruit, loin des tentations; je vois quelques amis, des jeunes gens intelligents, naturels, peu lettrés autant que possible; j'en ai un qui cherche la navigation aérienne, un autre, encore plus fou, qui veut résoudre les questions sociales. Quelques livres, mais ni plume ni papier chez moi: de longues causeries, des pipes et du tabac, voilà pour passer la soirée. Je joue de la flûte, comme mon oncle. L'été, après dîner, je vais m'asseoir sur les talus des fortifications, et je regarde passer le chemin de fer: mais aujourd'hui, ce sont les trains qui s'éloignent de Paris à toute vapeur que je suis de l'œil avec regret. Je pense alors à la petite maison de là-bas, qui fait l'angle de la place de l'église. Sans doute, à l'heure qu'il est, des étrangers l'habitent: ils ont peut-être arraché les tulipes du jardin, les vandales! — Adieu! Ne viens pas me voir dans ma retraite; tu me ferais trop songer peut-être à mes folles idées d'autrefois; seulement, quand nous nous rencontrerons, donnons-nous une bonne poignée de main, et souhaitons-nous tous deux bon courage.

FRANCIS COPPÉE.

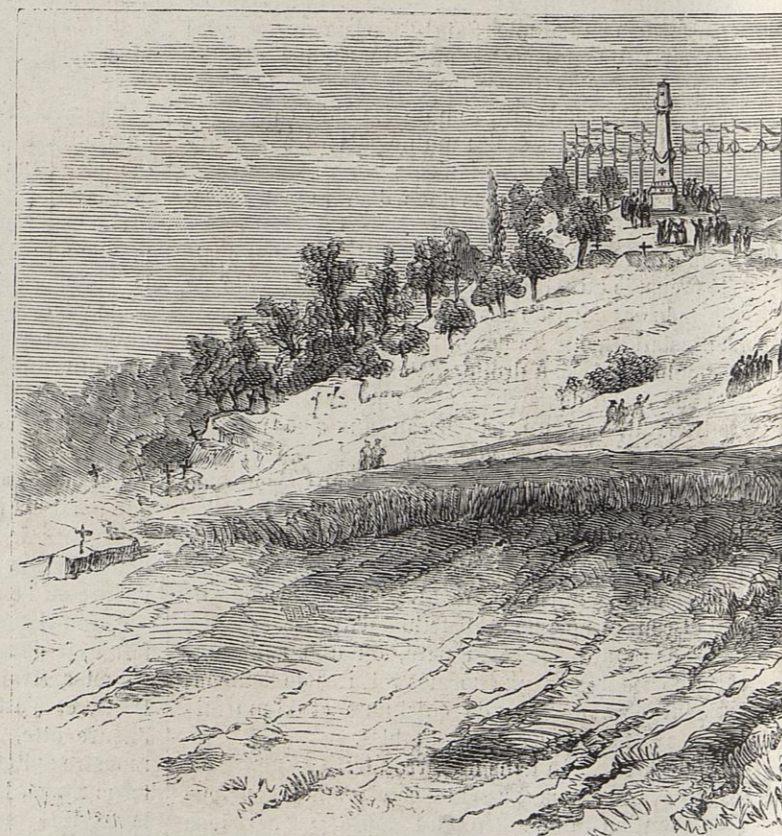
FIN



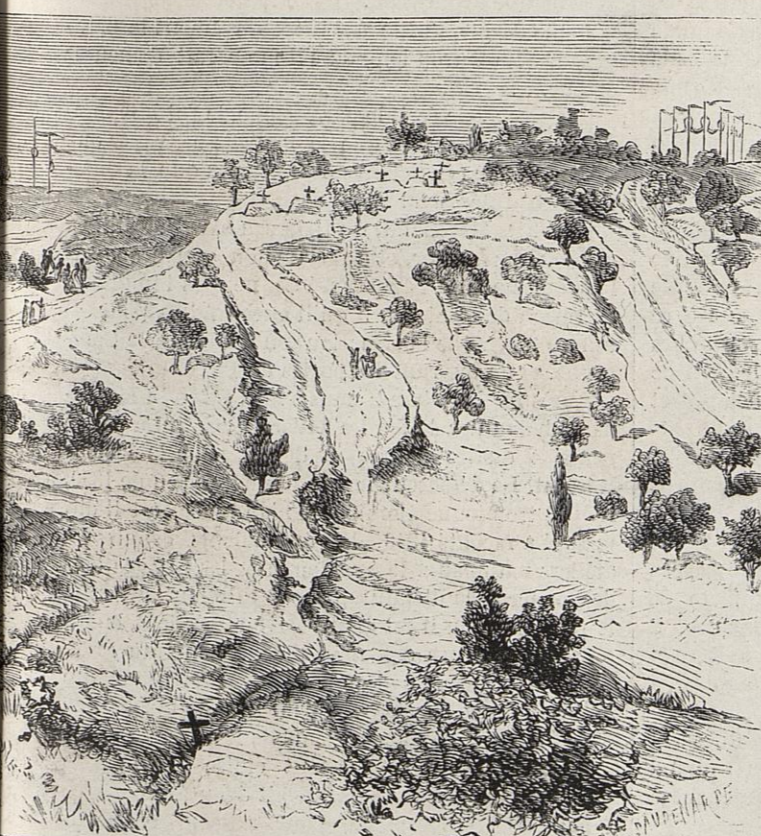
LES JOURNÉES DE MAI. — Aspect du Grenier d'abondance au moment de l'arrivée des troupes. — (D'après nature, par M. Jules Noël.)



Service funèbre à l'église de Forbach en l'honneur des Français morts le 6 août 1871. — (D'après le croquis de M. Gast.)



LES CHAMPS DE BATAILLE. — Les tombes prussiennes de la butte de Spicheren, près Forbach. — (D'après le croquis de M. Gast.)



Le seul monument français élevé sur les hauteurs de Spicheren. A la Mémoire de Gangloff, né à Forbach et de ses compagnons.



## CÉRÉMONIE PRUSSIENNE

SUR LE PLATEAU DE SPICKEREN

C'est d'une croix noire qu'il nous faudrait marquer en France les calendes d'août.

Il semble marqué par la fatalité pour enregistrer nos malheurs et nos crimes.

Dans le mois d'août 1372, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois a sonné le massacre de la Saint-Barthélemy.

Le 10 août 1792 a vu le massacre des Suisses et la royauté française réduite à rien. Deux ans après, en août encore, la Convention installait le fameux comité de salut public. Le 22 août 1799, Bonaparte s'embarquait en Égypte pour venir à Saint-Cloud exécuter son 18 brumaire, que la proclamation du consulat à vie légitimait criminellement le 2 août 1802.

Tout cela n'était rien. Il était réservé au mois d'août 1870 de combler la mesure et de nous faire assister aux désastres de Forbach, de Wissembourg, de Wörth, de Sedan.

Aujourd'hui, un an après ces catastrophes pour les uns, ces triomphes pour les autres, les deux nations qui se combattaient, se rencontrent sur le même terrain et dans la mort pour donner leurs regrets à ceux qui, d'un côté et de l'autre, sont tombés là.

Sur le plateau de Spickeren, où les mitrailleuses françaises fauchèrent deux régiments de cavalerie bavaroise, a eu lieu le 6 août une cérémonie commémorative allemande. Dès le matin, les Prussiens de Sarbrück et des pays environnants s'amassaient autour du mamelon dont la hauteur est de cent mètres à peu près. La cérémonie officielle n'eut lieu qu'à cinq heures du soir. Le cortège arriva musique et drapeau en tête, avec délégués civils ceints de l'écharpe prussienne, renforcés d'une théorie de jeunes filles de dix à quinze ans, habillées de bleu de Prusse et enguirlandées d'écharpes blanc et noir. Les couleurs étaient de circonstance. Il y avait aussi un orphéon et la musique des pompiers.

Ce cortège se donna la bravoure de simuler un assaut et d'arriver au pas de course sur le plateau. Il n'y avait plus que des Français morts et sous terre.

Sur la hauteur eût lieu la cérémonie. Un pasteur protestant fit un prêche, les musiques entonnèrent l'hymne prussien et accompagnèrent les chœurs.

L'anniversaire du triomphe fut fêté par une ample absorption de chopes et de saucisses du cru. A chaque pas sur le plateau et sur les flancs de la colline gargottes et guinguettes étaient venues s'installer, bien convaincues que les Allemands :

*Pour honorer leurs morts, n'admettraient pas qu'on laissât mourir les vivants de faim et de soif.*

Il y a là sur ce monticule désormais historique près de 150 tombes grandes ou petites, serrées les unes contre les autres, et dont quelques-unes renferment près de 72 cadavres prussiens. Ces tombes furent recouvertes de couronnes et de branches de chêne, symbole de force et de victoire.

Mais les feuilles de chêne se fanent, et les plus beaux triomphes ne vivent souvent que l'espace de quelques matins. On le saura peut-être un jour à Spickeren.

MAXIME VAUVERT.

## CÉRÉMONIE FUNÈBRE

EN L'ÉGLISE DE FORBACH.

On triomphait à Spickeren; on pleurait à Forbach le même jour. C'est la loi de la guerre.

Tandis que les jeunes filles prussiennes chantaient des hymnes en l'honneur de leurs guerriers morts dans leur triomphe, une cérémonie plus humble, mais non moins touchante, avait lieu dans l'église de Forbach.

Pendant que là haut tout était *hosannah!* ici tout était *misereve.*

Un cercueil recouvert du drap mortuaire était au milieu de l'église. Des mains pieuses et patriotiques l'avaient orné d'une guirlande et de bouquets faits de branches de chêne. Les cierges nombreux brû-

laient autour du catafalque et trois curés en grand costume disaient la messe des morts pour le repos des âmes de nos héroïques vaincus. Le temple était plein d'une foule recueillie et attendrie, à laquelle chaque parole du prêtre rappelait les malheurs de la patrie.

Une jeune fille, toute vêtue de deuil quêtait pour l'érection d'un monument à élever à nos soldats. C'est bien le moins que la France doive à ces braves qui sont tombés pour arrêter sur la frontière la marée des envahisseurs prussiens. Nos populations de l'Est, si éprouvées par la guerre, si complètement ruinées par l'occupation étrangère, si malheureuses par l'annexion, ont trouvé le moyen de réunir une somme de 800 francs consacrée à honorer la mémoire de nos vaincus de Forbach. C'est un exemple pour nous qui n'avons pas souffert toutes leurs douleurs. Si nous ne devons pas laisser dormir notre haine contre la Prusse, il est de notre devoir de ne pas laisser sommeiller en nous les sentiments de reconnaissance que tous ceux qui survivent doivent avoir pour ceux qui sont morts en défendant la patrie.

M. V.

## COURRIER DU PALAIS

D'abord, et avant tout, pour être bien certain de tenir la promesse par laquelle je terminais ma dernière chronique, je reviens au livre de M. Jules Forni : *Étude sur Raoul Rigault, procureur de la Commune*. C'est quelque chose de plus que la biographie d'un contemporain, que la légende sur un homme qui vient de disparaître sous les ruines qu'il a faites, c'est une véritable étude avec ses séductions et sa moralité. Le portrait des « héros » deviendrait presque réaliste à force d'être vrai; j'en appelle à tous ceux qui ont connu ou seulement vu Raoul Rigault avant le 18 mars.

« Étrange et sinistre figure que celle de ce jeune homme de vingt-cinq ans, pénétrant comme un « furieux dans l'histoire! Si nous essayons, après « avoir surmonté des scrupules faciles à comprendre, d'esquisser les traits de cette physionomie, ce « n'est point que nous prétendions seulement satisfaire un sentiment de légitime, sans doute, mais « bannale et dangereuse curiosité. Nous avons « pensé qu'il y avait intérêt à observer cette existence si courte et si horriblement pleine. Dans les « cas monstrueux, le médecin procède à l'autopsie, « quelque répugnante qu'elle soit; c'est œuvre de « médecin que nous voulons faire ici. De cette étude « se dégageront peut-être des renseignements bons « à soumettre à la jeunesse, et de salutaires leçons. « Nous ne pouvons, du reste, oublier que Rigault a « agi et parlé en maître dans la maison de la « justice. »

Suit un portrait de maître de cet horrible gamin « Jehan Frolo ou Panurge! » puis l'histoire de la chute lente, mais fatale, du paresseux qui a une conviction pour prétexte, du débauché qui présente des théories pour excuse. Rien ne manque à ce tableau, pas même la complicité des niais comparés qui ont ri et qui ne sont pas loin aujourd'hui de pleurer au souvenir de leurs rires; l'insouciance et la défaillance en présence du vice amusant ou bizarre, les plus puissants dissolvants de notre siècle.

Le tout est écrit d'un style animé, convaincu, indigné, d'une élévation incontestable, et dont le pittoresque et la couleur sont tempérés par la forme un peu magistrale. M<sup>e</sup> Jules Forni, et ce n'est pas la page la moins charmante de ce livre plein de raison, craint d'être trop jeune pour conclure, il craint de manquer d'autorité. Vous lirez le livre et vous direz qu'il a tort en cela, et qu'on a raison à tout âge, quand on a raison.

Maintenant, revenons au procès de Versailles! Si nous nous sommes demandé longtemps : quand commencera-t-il? nous en sommes maintenant à nous dire : quand va-t-il se terminer?

Ne vous avais-je pas parlé de samedi dernier? Voilà le « samedi dernier » dépassé de trois jours, et je n'ose plus vous dire samedi prochain. Nous en sommes à notre huitième jour d'éloquence.

Ferré, on pouvait le prévoir, n'a pas été défendu; il avait préparé un petit discours que les journaux ont publié, mais dont il n'a pu prononcer que les deux premières et les deux dernières phrases; M. le président Merlin s'étant résolument opposé à ce qu'il présentât, sous forme de défense personnelle, une apologie de la Commune et de ses exploits.

M<sup>e</sup> Bigot a défendu bien longuement Assi, et M<sup>e</sup> André Rousselle, en dépit de quelques écarts que M. le président a relevés le lendemain, a plaidé très-utilement pour Urbain. M<sup>e</sup> Boyer a débité, beaucoup trop rapidement, à mon sens, une très-bonne argumentation pour Billioray. M<sup>e</sup> Carraby a accompli la tâche difficile de défendre Jourde, un accusé qui, dans son interrogatoire, avait fait de chaque réponse une plaidoirie; habile, peut-être, mais enfin, éloquent, comme je crois vous l'avoir dit. M<sup>e</sup> Carraby me paraît toujours trop ému, quand il commence surtout, sa voix reste un peu sourde et son débit précipité; peu à peu il se calme et devient lui-même; c'est un talent pathétique, il parle avec une conviction chaleureuse qui entraîne.

M<sup>e</sup> Denis, du barreau de Versailles, défenseur de Trinquet, a eu le rare avantage d'arriver juste au moment où sa parole, pleine d'une bonhomie qui n'est ni sans finesse, ni sans talent, devait produire le plus d'effet. Jusqu'alors la lutte avait eu une certaine ardeur, et la politique était entrée comme élément indispensable dans l'argumentation, M<sup>e</sup> Denis, le premier, a parlé comme il l'aurait fait pour un client ordinaire, et, loin de grandir son client, il effaçait de son mieux le rôle qu'il avait joué. C'est aussi la situation qu'a prise M<sup>e</sup> Georges Lachaud pour son client Champy.

Enfin nous avons entendu M<sup>e</sup> Dupont de Bussac, le défenseur de Régère. On pouvait craindre, après les premiers choes que nous avons signalés dans les premières séances entre ce défenseur et l'organe du ministère public, que la discussion ne devint un peu brûlante. Il n'en a rien été. De l'aveu de tous les défenseurs, M<sup>e</sup> Dupont de Bussac s'était chargé d'élucider, au point de vue du droit pur, les questions capitales de la complicité, du crime politique, et de l'interprétation à donner à la loi en cas de connexité avec un crime de droit commun, M<sup>e</sup> Dupont de Bussac a exposé plutôt que discuté l'opinion qu'il professe comme jurisconsulte, et il l'a fait avec un parti-pris de clarté qui excluait toute possibilité de tempête.

Voilà qui devient bien ardu pour nos lecteurs et surtout pour nos lectrices, qui cherchent dans ce journal de famille un délassement, un repos, — et je me demande avec une certaine anxiété si je dois essayer une explication.

Je me décide, quitte à biffer bravement le paragraphe s'il est trop long ou s'il me paraît demeurer obscur.....

Et après avoir écrit le paragraphe, je l'ai biffé bravement, en songeant que je pouvais renvoyer aux compte rendus judiciaires les lecteurs que la question peut intéresser!

Puis M<sup>e</sup> Marchand, du barreau de Versailles a plaidé pour Lullier, et a réclamé du gouvernement la promesse faite à cet accusé de ne pas l'inquiéter en raison des tentatives qu'il aurait faites pour se rendre maître de la situation en balayant la Commune, et en ouvrant les portes de Paris.

Après M<sup>e</sup> Marchand, nous avons entendu M<sup>e</sup> Renaut, bâtonnier de l'ordre à Versailles, qui a plaidé pendant quatre heures et demie pour le docteur Rastoul. Le défenseur nous a parlé très-peu de 1830, il était trop jeune alors pour bien juger, a-t-il dit, mais il a raconté 1848, les événements depuis, les ateliers nationaux, le 4 septembre, les négociations de Ferrières, la dictature, la capitulation, et enfin le 18 mars, d'où il est enfin arrivé à son client, le docteur Rastoul, un des moins compromis du reste. C'est un terrible avocat que M. Renaut, quatre heures de plaidoirie n'avaient fait que raffermir son organe, et la note sur laquelle il a terminé était plus sonore et plus sûrement émise que les sons un peu aigus par lesquels il avait débuté!

M<sup>e</sup> De Sal a plaidé pour Paschal Grousset, M<sup>e</sup> Manchon pour Verdure, M<sup>e</sup> Laviolette pour Ferrat et M<sup>e</sup> Thiroux, du barreau de Versailles, a su faire en trois quarts d'heure une excellente défense pour Descamps.

De sorte que lorsque nous aurons entendu M<sup>e</sup> Lachaud père, M<sup>e</sup> Gatinéau et M<sup>e</sup> Lechevalier pour les accusés Courbet, Clément et Parent, nous aurons fini... à moins qu'il n'y ait des répliques, et tout semble nous indiquer qu'il y en aura! — Nous sommes cependant à la 19<sup>e</sup> séance!

Sans doute, nous sommes avertis que le 3<sup>e</sup> conseil de guerre prendra un repos de quatre jours après le jugement de cette affaire, mais nous sommes prévenus aussi que pendant ces quatre jours, le 4<sup>e</sup> conseil viendra siéger dans cette salle pour y juger les pétroleuses! — le repos ne sera pas pour nous!

Puis viendra l'affaire des journalistes, Rochefort, Maroteau et autres, puis viendra l'affaire de Rossel, puis viendra l'affaire des assassins des otages, puis...

Puis, les dernières feuilles de l'automne seront tombées et nos vacances judiciaires seront perdues!

Ferré, bien qu'il ne se soit pas fait défendre et qu'il ne se soit pas défendu, paraît très-sérieusement préoccupé de la déposition du dernier témoin dont nous vous avons parlé; il a fait appeler déjà deux témoins pour réfuter cette déposition et l'on doit encore en entendre quatre nouveaux à l'audience de demain.

Pourrai-je vous donner le jugement dans mon prochain courrier? je l'espère.

PETIT JEAN.

## L'INFLEXIBLE POUPINEL

Je ne l'avais jamais vu, — mais j'en avais entendu parler.

J'en avais entendu parler par un ami commun, bon pour un conseil, toujours prêt à se laisser bernier par les apparences.

Et il m'avait vingt fois répété :

— Ah! mon cher, quel homme que ce Poupinel!

— Bah! vraiment?

— Un antique... Un héros de Plutarque!

— A ce point là!

— Si tu le connaissais, tu jugerais par toi-même.

— Je n'en serais pas fâché... Les caractères sont devenus si rares à notre époque...

— Eh bien! celui-là en est un... Tout d'une pièce... ne déviant jamais des principes... C'est admirable.

— Tu redoubles mon envie de le voir.

— J'arrangerai cela... Tu verras... 89 fait honneur... Tu verras!

Ainsi dit, ainsi fait.

Un jour, jour souhaité, j'entrai en relations avec Poupinel l'inflexible.

Ah! dame, ce n'était en rien un homme comme un autre. Pas de préjugé, rien de la routine.

Son costume aurait suffi pour le faire distinguer entre cent mille, grâce à un certain chapeau pointu, renouvelé de 1830, et à certains revers de gilet, renouvelés de 1793.

Mais qu'était le costume à côté du cœur qu'il recouvrait?

L'inflexible Poupinel était superbe à entendre quand, enflammé par ses propres idées, il me faisait un exposé de doctrines.

Son point de départ, bien entendu, était l'immortelle devise :

Liberté, Égalité, Fraternité.

Il me brodait là-dessus des variations. C'était Paganinien!

Mais il ne s'en tenait pas là. Il avait creusé jusqu'au vif les réformes sociales.

Qu'il était bien quand il vous disait :

— La famille!... une simple habitude... La vraie famille, c'est l'humanité. L'autre n'est qu'un égoïsme déguisé. La race a droit tout entière à nos dévouements, nous n'avons pas à les circonscire... Tous pour tous!

— Cependant...

— Il n'y a pas de *cependant* qui tienne. Croyez-moi. La famille a fait son temps. Un monde nouveau se prépare... *Sæclorum nascitur ordo...*

Une autrefois, c'était la propriété qui faisait le sujet de la conversation.

— Mon cher monsieur, disait Poupinel, la propriété est comme la famille... Un préjugé... Il faut non la supprimer, mais la généraliser... Vous comprenez bien!

— Pas tout à fait.

— C'est cependant d'une simplicité... Suivez mon raisonnement... Tous pour tous, c'est, vous le savez, une formule pour la famille... Tous pour tous, voilà la vraie propriété assise sur les bases de l'avenir. Il y aura peut-être des difficultés de détail, mais.....

Je savais désormais mon M. Poupinel par cœur. L'ami candide qui me l'avait présenté suivait son *crescendo* d'enthousiasme :

— Hein! quel gaillard, me répétait-il, chaque fois que nous avions causé avec lui pendant un quart d'heure.

Je ne répondais pas.

J'attendais, comme on dit en arithmétique, la preuve de l'opération.

Cela commença un matin.

Nous rencontrâmes précisément avec mon ami, l'inflexible Poupinel.

— Tiens, c'est vous, mon ami... Ah! parbleu, nous allons déjeuner ensemble.

— Merci, le...

— Je vous en prie.

— Non, je regrette, mais...

— Pas de cérémonies...

— Encore une fois...

— Vous avez affaire?

— Non, seulement ma femme m'attend... Et elle n'aime pas à attendre... Si je ne rentrais pas... Ah! mon Dieu, onze heures cinq... J'arriverai pour le déjeuner au moins de dix minutes en retard... Que va dire Eugénie?... Messieurs, je vous demande pardon de vous quitter si brusquement... Mon Dieu, comment ai-je fait pour m'attarder ainsi... C'est la faute de ma montre... Mon Dieu...

Il partit en courant à toutes jambes.

Nous nous regardâmes, avec mon ami. Le farouche émancipateur!...

Le lendemain, comme je contais l'aventure, on m'apprit que Madame le battait quand il ne marchait pas au commandement.

Et je songeai à l'éloquence avec laquelle il m'avait démontré que la vie pour les peuples comme pour les hommes, c'est la liberté.

J'étais, ce jour-là, allé à la campagne.

J'entrai pour déjeuner dans une auberge.

— Comment! c'est vous...

— Tiens!...

C'était lui, Poupinel, avec sa femme terrible.

Lorsqu'il fut parti, la maîtresse de l'auberge :

— Vous connaissez M. de Poupinel?

— Plait-il?

— C'est une de nos meilleures pratiques... Il vient de temps en temps passer ici une semaine l'été... Pas fier du tout pour un baron.

— Un baron... lui?

— Sans doute.

Je compris.

Il se donnait du gentilhomme *extra muros*. Sans doute pour plaire à madame.

Et je pensai à ses thèses sur l'égalité.

Le hasard faisait bien les choses, d'ailleurs, pour mon édification.

Une affaire m'appelait chez un huissier à quelque temps de là.

Tout en attendant, je jetais un coup d'œil machinal sur les dossiers.

L'un d'eux portait cette suscription :

*Poursuite Poupinel.*

— Tiens! fis-je au maître clerc, est-ce que ce Poupinel serait?...

— Il demeure rue Pigal, 3.

— Justement... Et on le poursuit?

— Au contraire!

— Sans doute... c'est pour la maison de la Chapelle?

— La même chose à tous les trimestres... Il ne veut pas accorder un quart d'heure de répit à ses locataires... Ceux qu'il vient de faire saisir sont pourtant bien dignes d'intérêt... Une pauvre veuve avec cinq enfants... Mais il est intraitable...

Et je me rappelai à la fois le troisième terme de la devise : *fraternité*, et ses tirades sur la propriété transformée par le *tout pour tous*!

Enfin, le lendemain, je coudoie Poupinel sur le boulevard.

Il marchait hagard, frémissant.

— Qu'avez-vous donc?

— Ah! si vous saviez...

— Quoi?

— Je cours chercher le médecin... Ma petite dernière... vous savez... Lucienne...

— Elle est malade?

— Pas précisément, mais elle ne mange pas depuis deux jours... C'est plus fort que moi... quand je vois souffrir mes enfants, je ne vis plus... Pardor de vous quitter; le docteur n'aurait qu'à être parti...

Il s'éloigne avec la rapidité d'un exprès.

Et je me rappelai les considérations sur l'abolition de la famille.

La preuve était suffisante.

Nous tous qui aimons la vraie liberté, la vraie égalité, la vraie fraternité, la vraie démocratie, le vrai progrès, prenons garde aux Poupinels qui pullulent autour de nous.

Ce sont nos plus cruels ennemis.

A bas les masques!

PIERRE VÉRON.

## TRANSLATION

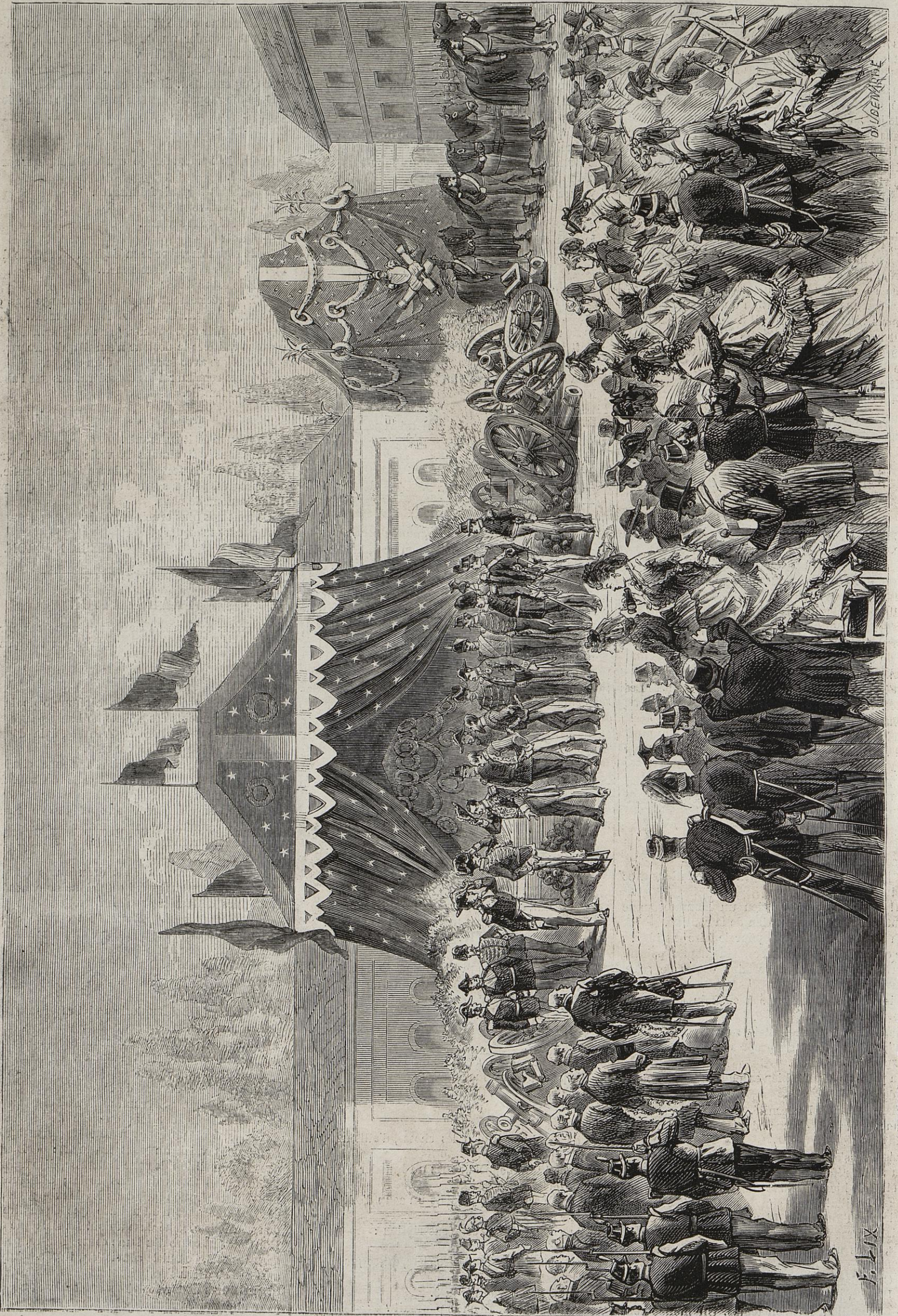
DES CENDRES DES SOLDATS HOLLANDAIS MORTS PENDANT LE SIÈGE DE LA CITADELLE D'ANVERS PAR LES FRANÇAIS EN 1832.

Nous venons d'assister à la cérémonie de la remise des ossements des soldats hollandais tués pendant le siège de la citadelle d'Anvers, à la députation hollandaise venue à cet effet.

La solennité a eu lieu à l'ancienne citadelle, qu'on appelle aujourd'hui citadelle du sud, dans l'enceinte même où ces braves, après une résistance opiniâtre, succombèrent aux efforts de l'armée française, commandée par le maréchal Gérard qui réduisit la forteresse et l'obligea à capituler le 23 décembre 1832.

Devant les casernes était dressée une tente funéraire abritant un grand catafalque noir, orné de couronnes de laurier et d'immortelles, et renfermant les cendres des guerriers. De chaque côté de la tente s'élevaient des trophées d'armes, reluisant au soleil et sur lesquels flottaient les drapeaux tricolores des deux nations. Des détachements de troupes de la garnison, en grande tenue, étaient rangés en bataille.

A 9 heures 1/2 les autorités civiles et militaires, le baron Pycke, gouverneur de la province, le général Eenens commandant militaire et le général Coquilhat, commandant la place, entourés d'un brillant état-major, remirent officiellement les restes des guerriers au chef de la députation, général comte de Limburg-Styrum, ancien officier au service de la Hollande, lors du siège de la citadelle d'Anvers, qui prononça à cette occasion un discours dont voici un petit fragment : « Bientôt, avec la démolition de cette forteresse, disparaîtront les dernières traces de nos luttes; d'ailleurs, la nouvelle génération qui, dans les deux pays a succédé à l'ancienne, n'est animée que de sentiments de fraternelle et généreuse union. La Belgique et la Hollande ont combattu l'une contre l'autre, pour la dernière fois, j'en ai la conviction, il y a quarante ans. Si l'occasion s'en présentait dans des conjonctures futures nous verserions ensemble notre sang pour une cause commune. Tout nous convie à être unis et indépendants l'un par l'autre. »



ANVERS. — Translation des cendres des officiers Hollandais tués pendant le siège de la citadelle du Sud. — (D'après le croquis de M. Verpelle, notre correspondant.)

F. LIX

D'ADENAUER

E  
 sous  
 deli  
 forte  
 géni  
 litai  
 tille  
 pav  
 téra  
 enfi  
 nati  
 son



AUTOUR DE PARIS. — Reconstruction du pont du chemin de fer de Chatou.

Ensuite, le catafalque s'ébranla, traîné par des sous-officiers du génie qui le conduisirent jusqu'au dehors de l'enceinte, pendant que les canons de la forteresse lançaient des volées. Des détachements du génie, de l'artillerie, de la ligne et les musiques militaires l'accompagnèrent jusqu'au port, où la flottille hollandaise reçut les précieuses dépouilles. Les pavillons flottaient à tous les mâts, la rade était littéralement couverte d'embarcations de toutes sortes; enfin, vers midi, la flottille appareilla: l'hymne national hollandais et des salves d'artillerie saluèrent son départ.

LÉON BAUDOUX.

### VENTE DES ÉCURIES

DE LA LISTE CIVILE

Samedi dernier a eu lieu la vente d'une quarantaine de chevaux de l'ancienne maison impériale, mis aux enchères par suite de la liquidation de la liste civile.

Les pauvres animaux ont eu, eux aussi, leur part de souffrances et de privations de toute sorte, depuis Forbach jusqu'à Sedan, durant le blocus de

Paris et le règne de la Commune. Nous ne parlons pas de ceux qui ont trouvé la mort à l'abattoir.

Il nous a été donné de parcourir le livret d'un palefrenier employé aux Tuileries en 1860, et nous y avons trouvé de curieux renseignements rétrospectifs qui pourront servir aux futurs historiens du second empire.

Le service des écuries, sous la direction du grand écuyer, se divisait en deux branches: selle, attelage

Les hommes des équipages se levaient à cinq heures et demie en hiver, à quatre heures et demie en été.



PARIS. — La vente des chevaux de la liste civile dans la cour Caulaincourt, au Louvre.

A sept heures en hiver, à six heures en été, les chevaux devaient avoir mangé la première avoine, et faire une promenade, de façon à ce que tous les soins hygiéniques et de propreté fussent terminés à neuf heures, et la seconde avoine mangée.

Une heure après le repas, inspection était faite des mangeoires.

Un piqueur ou sous-piqueur devait assister au panage.

Les premiers piqueurs visitaient les selles, brides et harnais avec le soin le plus minutieux, et, munis d'une feuille de service, se rendaient avec les vétérinaires chez l'écurier commandant qui les conduisait chez le premier écuyer.

Des palefreniers de suite à l'anglaise suivaient l'Empereur à cheval et pensaient leurs chevaux, comme, du reste, les estafettes commandés chaque jour pour le Palais.

Des palefreniers d'intérieur pensaient les chevaux « avec douceur et ménagement » et montaient les gardes d'écurie.

Ces malheureux chevaux, qui n'avaient été montés que par d'excellents écuyers et qu'on avait entourés de tous les égards dus aux représentants des premières races du globe, partagèrent les revers de leur maître.

Mal soignés, mal entretenus, mal nourris, confiés à des cavaliers presque toujours inhabiles, souvent brutaux, ils ne tardèrent pas à dépérir.

Ceux qu'on vient de vendre au Louvre étaient dans un pitoyable état et avaient perdu les deux tiers de leur valeur.

Et pourtant les amateurs se pressaient dans la cour Visconti. Les enchères ont été chaudes, et ces tristes épaves du naufrage impérial ont été vendues à des prix fort raisonnables et relativement élevés.

On sait que *Phébus* et *Héros*, les chevaux historiques de Sedan et de Saarbrück sont à Arenenberg, sur les bords du lac de Constance, avec la voiture découverte aux coussins verts, qui conduisit Napoléon III de Sedan au château de Bellevue et dont le crayon d'Emile Bayard nous a conservé le souvenir.

*Rowez* et *Mézidon* (attelage) ont été payés 3,100 fr.; *Césarine* (selle), 1,320 fr.; *Courouse* (selle), 2,300 fr.; *Pauline* (selle), 1,800 fr.; *Virago* (selle), 1,400 fr.; *Mattamore* (selle), 1,300 fr.; *Lion* (selle), 2,400 fr.; *Buridan* (selle), 4,050 fr.; *Biron* et *Ceylan* (attelage), 3,800 francs; *Marus* (selle), 3,500 fr.; *Léopold* (selle), 3,300 francs; *Laujewicz* (selle), — donné à l'empereur par le czar, — 3,800 fr.

Les autres chevaux ont varié de mille à quinze cents francs seulement. L'administration des domaines a encaissé 72,000 fr.

V.-F. M.

## THÉÂTRES

AMBIGU : *Les Chansons de Nadaud*, pièce en trois actes, par MM. G. Marot et Michel Anézo. — *Jean-le-Victorieux*, drame inédit, par M. P. Nicole. — *Le Théâtre en sonnets*, par M. Charles Legrand.

Deux gendarmes, un beau dimanche,  
Chevauchaient le long d'un sentier;  
L'un avait la sardine blanche,  
L'autre le jaune baudrier.  
Le premier dit d'un ton sonore :  
« Le temps est beau pour la saison ! »  
« Brigadier, répondit Pandore !  
« Brigadier, vous avez raison. »

On vient de jouer une pièce intitulée : *Les Chansons de Nadaud*. Vous croyez peut-être, avec assez de bon sens, que c'est aux Variétés, ou au Palais-Royal, ou aux Folies-Dramatiques, ou sur un autre théâtre de genre. Pas du tout. *Les Chansons de Nadaud* ont été représentées à l'Ambigu, à l'Ambigu de M. Duvernois et des drames hurlés. Où allons-nous ? Toutes les traditions sont culbutées, et je m'attends à voir un de ces jours le Vaudeville reprendre la *Nonne sanglante*.

M. Gustave Nadaud s'est fait depuis longtemps une jolie place dans le monde chansonnier. Sans se distinguer par une extrême originalité, il a su exploiter un petit filon parisien dont il est encore aujourd'hui maître et seigneur. Il a « célébré » les *Reines du jardin Mabille*, de tristes reines, par paren-

thèse ; il a étudié les mœurs de *la Lorette*, après Nestor Roqueplan et Gavarni ; il a chanté *Monsieur Bourgeois*, *Bonhomme*, *le Docteur Grégoire*, variations nouvelles sur des thèmes un peu surannés ; il a servi de secrétaire à l'étudiant pour sa *Lettre à l'Étudiante* ; — et cette lettre est, avec la *Réponse de l'Étudiante à l'Étudiant*, la chose la plus réussie qui soit sortie de sa plume.

Toi, qui n'as jamais, que je pense,  
Dépassé Saint-Cloud ou Fontenay,  
Tu te figures que la France  
N'existe qu'au pays Latin.

Détrompe-toi, ma bonne amie ;  
La province a des habitants  
Qui vivent avec bonhomie  
Et qui sont toujours bien portants.

Ce matin, près de la rivière,  
Je marchais, un livre à la main ;  
J'ai découvert une chaumière  
Où ne conduit aucun chemin.

Une autre chose que j'admire,  
Ce sont les moulins ; c'est charmant.  
Cela tourne à mourir de rire,  
On n'a jamais bien su comment.

Il faudrait un peu plus de morceaux comme celui-là dans le recueil de M. Gustave Nadaud. Habituellement il se contente d'une indication trop facile, d'un trait trop émoüvé. Ses refrains « respirent une aimable philosophie, » aurait-on dit autrefois ; mais je ne sens pas là-dedans une forte dose de vitalité, et il se pourrait bien que le nom de l'auteur du *Carnaval de l'Assemblée nationale* ne pesât pas beaucoup dans la main de la postérité.

J'ai entendu des esprits chagrins s'étonner de l'honneur qu'on faisait à M. Nadaud de transporter son œuvre à la scène, comme on avait fait pour *Béranger* et *Désaugiers*. L'honneur n'est pas si grand lorsque l'on considère le peu d'importance de la pièce de *l'Ambigu*. C'est un canevas à peine indiqué, et qui a eu besoin en quelques parties de l'indulgence du public. — *Les Deux gendarmes* n'y ont pas trouvé de place ; la censure aura pensé avec raison qu'il y avait du sang trop récent sur ces uniformes...

Comment se fait-il que l'on n'ait pas engagé les frères Lionnet pour jouer et surtout pour chanter cette pièce ? Le répertoire de M. Nadaud est inséparable des deux jumeaux dont il a établi la réputation. On ne comprend pas le *Voyage aérien* sans Anatole, non plus que *Carcassonne* sans Hippolyte. Cela ne veut pas dire que les interprètes actuels ne fassent pas de leur mieux, M. Régnier surtout ; mais ce n'est plus la même chose.

Et maintenant, à quand les *Chansons de Pierre Dupont* ? A quand les *Chansons de Darcier* ? A quand les *Chansons de Gustave Mathieu* ? La voie est ouverte.

Une pièce inédite, dont j'ai fait l'analyse il y a quelques mois, paraît aujourd'hui chez l'éditeur Lachaud : *Jean le victorieux*, drame politique, emprunté aux désastres de l'invasion actuelle. C'est assurément la première pièce qui ait été publiée sur un tel sujet. L'auteur, qui jusqu'alors avait gardé l'anonyme, est M. P. Nicole, le promoteur de l'exposition du Havre, un homme qui a plusieurs cordes à son arc, un avocat, un économiste, un lettré. On lira avec intérêt ce *Jean le victorieux*, dont plusieurs épisodes sont traités avec beaucoup de verve, ainsi que je l'avais déjà constaté dans un article assez étendu, — qui accompagne aujourd'hui la brochure de M. Nicole.

*Le Théâtre en sonnets*, — c'est le titre d'un petit volume déjà vieux de quinze jours. Plusieurs de ces sonnets, — il y en a une cinquantaine, — sont assez réussis, entre autres ceux de la Nilsson, d'Hyacinthe, de Thérèse ; mais je les voudrais plus variés de tons. Voici le sonnet de M<sup>me</sup> Thierret :

Massive, hommasse, un nez semi-busqué,  
Des petits yeux riotant de malice,  
Un rire à peine esquissé, qui se glisse,  
Demi-railleur, aux lèvres embusqué ;

Large, carrée et fournie en moustaches ;  
Le pas troupière et le geste hâbleur ;  
Tête à turban, à cocarde, à panaches ;  
La femme-charge et de très-belle humeur.

Il faut la voir pudique en ses œillades,  
En confiance ébaucher ses cascades,  
Et se frapper le sein gaillardement.

Un vrai gendarme empêtré dans la jupe !  
Tant qu'on a vu Pitou, se croyant dupe,  
Pouffant, crier : *Bravo, ma commandant !*

L'auteur du *Théâtre en sonnets*, un jeune homme sans doute, est M. Charles Legrand. Serait-ce d'aventure le fils du grand comédien silencieux Paul Legrand ?

Au prochain numéro, les comptes rendus de *Ja Créole*, au théâtre Cluny, de *la Queue du Chat*, au Château-d'Eau, et des *Trois Chapeaux*, au Vaudeville. — Ce titre des *Trois Chapeaux* a déjà servi à une charmante comédie en un acte de M. A. de Longpré, qui est restée assez longtemps au répertoire du Théâtre-Français.

CHARLES MONSELET.

## CORRESPONDANCE

Saumur, 14 août 1871.

Monsieur le directeur,

Je viens de voir par hasard le numéro du 8 juillet de votre estimable journal ; mais ce numéro contient une erreur si considérable, que je crois devoir vous adresser quelques mots de rectification.

Ce numéro contient, au sujet des événements dont Marseille a été le théâtre le 4 avril, un dessin représentant la batterie de Notre-Dame-de-la-Garde, batterie qui, comme vous le dites, a joué un très-grand rôle dans cette journée. Le dessin représente cette batterie servie par des marins.

J'ai fait partie de cette batterie, monsieur le directeur, et puis vous en envoyer la composition exacte. Elle était formée des éléments suivants :

Une section du 2<sup>e</sup> d'artillerie, servant 2 pièces de 4 de montagne ; une section du 3<sup>e</sup> d'artillerie, servant 2 pièces de 4 de campagne ; une section du 6<sup>e</sup> d'artillerie, servant 2 pièces de 4 de campagne. Ces pièces étaient soutenues par de l'infanterie de ligne. Il n'y avait donc aucun marin sur la montagne de Notre-Dame.

Les troupes de marine ont eu le rôle assez ardu de s'emparer du vieux Marseille et du cours Puget. Elles ont eu l'honneur d'entrer les premières à la préfecture. Mais je demande à constater les services que l'artillerie de terre a rendus dans cette circonstance, en préparant ce résultat, qui a été la fin de l'insurrection.

Je compte donc sur votre impartialité, monsieur le directeur, en vous priant d'insérer quelques lignes rectificatives dans un de vos prochains numéros.

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

E. L. B.,  
Chef d'escadron d'artillerie.

## CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Vous connaissez le *Spectacle dans un fauteuil*, d'Alfred de Musset ? Voulez-vous admirer en détail, sans quitter votre chaise longue, tout un monde de coquetterie ? Feuillotez le nouveau catalogue illustré du *Grand marché parisien* et vous examinerez sans fatigue toutes les créations de la mode. C'est le kaléidoscope de l'élégance. Cent planches artistiques vous en dévoilent la vanité. Sous vos yeux passent les étoffes les plus riches, les plus fraîches, les plus variées, les costumes qui doivent vous rendre imposante ou séduisante, ou bien fraîche et suave ; la fine lingerie qui se marie si bien à la blancheur de lys de la peau pour en faire ressortir les tons roses ; les broderies, les dentelles sur lesquelles l'art a dessiné les plus riches et les plus capricieuses arabesques, etc., etc.

Citons encore... A quoi bon citer ? Le catalogue fait du *Courrier des Modes* une superfétation. Ses pages éloquentes font vivre l'objet qu'elles décrivent.

Voyez plutôt ces soieries lombardo-vénitienne dont le *Grand marché parisien* s'est réservé le monopole. Cette soie *couronne de fer*, ne coûte que 3 fr. 90. C'est un prodige de bon marché. Jusqu'ici, il avait fallu payer de 9 à 12 fr. une bonne soie noire. La seconde série de soie *couronne de fer* vaut 6 fr. 90. Les prix sont échelonnés jusqu'à 15 fr. le mètre et toutes les qualités garanties.

Cette soie armoriée n'est pas le moins beau fleuron de cette couronne de fer dont le Grand marché parisien est à bon droit si fier.

Mais pourquoi détailler ce que le catalogue vous dira bien mieux que nous. N'a-t-il pas le talent inappréciable de parler aux yeux comme à l'esprit. Celles de nos abonnées qui ne l'auraient pas encore reçu, sont priées d'en faire la réclamation. Le Grand marché parisien (3, rue Turbigo) s'empresera de réparer cette erreur à leur égard.

\*\*

La violette, cette fleur modeste cachée sous l'herbe, qui semble ne vouloir se révéler que par son suave parfum, est la base de la parfumerie Ed. Pinaud et Meyer. Ils en composent une eau de toilette fort en faveur dans le monde élégant.

Quelquefois, cependant, les habiles parfumeurs font d'autres excursions tout aussi heureuses dans le règne végétal. Témoin la fleur de benjoin à laquelle ils empruntent des principes régénérateurs pour rendre à l'épiderme sa transparence et sa beauté juvénile. Tel est leur *Lait d'Hébé* qui rend au tissu dermal sa fraîcheur et sa fermeté. Quelques lotions de cette précieuse composition suffisent pour conserver la beauté.

Leur poudre de riz veloutée et leur blanc callidermique rendent au tissu dermal sa fraîcheur première.

Faites usage de tous les produits de la *Corbeille fleurie*, 30, boulevard des Italiens et vous vous reverrez un beau matin aussi éblouissante que la *Belle au Bois dormant*, eussiez-vous dormi pendant douze ou quinze lustres.

\*\*

Les procédés employés jusqu'à ce jour pour combattre la calvitie, presque tous à base de nitrate d'argent, attaquaient le cuir chevelu et finissaient par le frapper de stérilité. Le *Réparateur au Quinquina*, au contraire, rafraîchit la tête, guérit les névralgies, s'introduit dans le bulbe pour nourrir et fortifier la racine: il communique au cheveu, pour ainsi dire, une nouvelle vie en lui restituant sa couleur primitive.

Cette précieuse composition ne tache ni la peau, ni le linge; elle ne salit pas les cheveux, et n'est donc pas un inconvénient pour le coiffeur.

M. Cruq, inventeur du *Réparateur*, fournisseur de la reine d'Angleterre et de l'empereur de Russie, a obtenu une médaille d'or et trois médailles d'argent comme juste récompense de ses découvertes scientifiques (11, rue Trévise). C<sup>ste</sup> A. DE BORETTY.

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

(Voir les gravures, page 160)

PRÉFACE

Mon cher Quatrelles,

Je viens de lire votre nouvelle *le Chevalier Beau-Temps*. Elle est charmante, toute amitié à part. J'y ai retrouvé cette histoire éternelle, vieille comme hier, jeune comme demain, des premières amours qui naissent si facilement, qui meurent si vite et qui tuent quelquefois en passant, pour avoir des compagnons de route.

Ce qui est admirable dans ces romans de l'amour, c'est que le lecteur ne demande nul compte à l'objet aimé de sa valeur réelle. Que l'héroïne soit une grande dame, une grisette, une vierge, une courtisane, qu'importe? pourvu qu'elle soit aimée et qu'elle aime!

Amantes immortelles, Juliette, Virginie, Manon, Clarisse, Héloïse, quelles émotions vous nous avez données! quel mal vous nous avez fait! Comme vous nous avez entraînés derrière vous à la poursuite de cet idéal qui vous attirait vous-mêmes, semblables à ces feux follets qui emportent vers les précipices, en les faisant trébucher dans les tombes des cimetières, les voyageurs attardés! Quelles grâces, quelle vraisemblance vous avez prêtées à l'impossible, avant de venir fatalement, au dernier mot du poème, vous casser la tête contre la réalité! Dormez en paix, ou plutôt vivez en paix dans la mémoire des hommes, car le génie a soufflé en vous et il ne vous a tuées que pour ressusciter à tout jamais. Tant qu'il y aura une jeunesse sur la terre, elle voudra vous connaître, elle vous glorifiera et pleurera sur vous. Cependant ne comptez plus beaucoup sur des recrues nouvelles. L'amour romanesque s'en va, la raison nous envahit, la vérité s'impose. Nous ne voudrions bientôt plus mourir pour des chimères, nous ne voudrions plus courir après des spectres. Adieu, beaux contes de fées de la vingtième année; nous vous écouterons encore avec une larme dans les yeux; nous vous regretterons, mais nous ne vous croirons plus. Vendons la cage, l'oiseau bleu est mort; l'ogre l'a fait rôtir et le loup l'a mangé.

Permettez-moi pourtant aujourd'hui, mesdames et mesdemoiselles, de vous faire faire connaissance avec le chevalier Beau-Temps! un de vos derniers fidèles! Il va vous raconter son histoire! Vous verrez comme elle est simple et touchante! Vrai, j'ai pleuré, moi qui vous parle. A ce récit, j'ai vu repas-

ser devant mes yeux tout ce que je ne reverrai plus que dans mes souvenirs: ma chambre de garçon, le portier confidant, un soleil qui ne se levait que pour moi, ma gaieté, ma confiance, mon orgueil, ma candeur, ma chère bêtise enfin, qui me faisait dire: «Tous les hommes se ressemblent! Il n'y a que moi qui suis autrement!» Nous jetions l'amour par les fenêtres avec une prodigalité royale! Quels princes nous étions! Notre couronne est tombée et les chevaux avec. Passez, jeunes filles, passez.

C'est toi, Manon Lescaut, c'est toi, ma belle amie, que je charge de présenter ce bon jeune homme à tes grandes camarades d'éternité. Il n'y a plus de préjugés là où vous êtes maintenant. Toutes mortes par l'amour et pour l'amour, vous vous frécitez toutes, sans distinction de naissance et de rang. Vous voilà toutes désormais de la même famille.

Ce doit être charmant, Juliette faisant ses confidences à Manon! Virginie consolant Clarisse! Lovelace est-il pardonné? Saint-Preux commence-t-il à rire un peu? Comme Werther et Paul doivent se comprendre! Ces héros ne se trompent pas d'héroïne, n'est-ce pas? Roméo n'escalade pas le balcon de Desdémone, et Paul ne te porte pas au-dessus des torrents? Vous avez bien tous là-haut ce que vous rêviez ici-bas. Enfin vous êtes heureux! Eh bien, ma chère Manon, profite-en pour présenter mon chevalier, petit-fils des Gricux. Il est timide, il n'est pas encore très-connu, mais il est un peu ton parent, de la main gauche; il est digne d'entrer, *dignus est intrare*. Il a cru que c'était arrivé, comme nous disions sur la terre. Il en est mort, tout bonnement, et très-philosophiquement, ma foi. Il a écrit, avant de mourir, à sa Marcelle, une lettre qui est un petit chef-d'œuvre. Il lui conseille de ne pas se déranger pour venir au cimetière, si c'est l'heure de sa répétition. Oh! il la connaît bien! Je parierais, moi, qu'elle a voulu y aller, — mais qu'elle n'a pas pu. Les matinées sont si courtes!

Cette Marcelle est une espèce d'actrice d'un théâtre quelconque. Tu me diras que la position n'y fait rien; je suis de ton avis. Il l'aime, voilà le fait, et il en meurt, voilà tout. Certes, tu n'étais pas une vertu; mais, sans compliments, tu avais un autre cœur que cette gaillarde-là. Et puis c'était toi qui mourais, tu donnais ce bon exemple. Aujourd'hui l'homme abdique, il n'en peut plus; c'est lui qui meurt. La femme triomphe sur toute la ligne, et l'autel de Vénus, de la Vénus populaire, fume du matin au soir. Ses prêtresses ont un uniforme particulier, savais-tu cela? On les reconnaît tout de suite. Elles ont les yeux peints en noir, les lèvres peintes en rouge, la face peinte en blanc, les

LE CHEVALIER BEAU-TEMPS

PAR QUATRELLES

PRÉFACE

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS

VIGNETTES

PAR GUSTAVE DORÉ

Un joli volume grand in-8°. — Édition de luxe.

PRIX : 3 FRANCS

En vente chez tous les libraires et au bureau du *Moniteur universel*, 13, quai Voltaire, à Paris.

ACTUALITÉS — LIVRES DU JOUR.

Chez Palmé, 25, rue de Grenelle, Paris.

- LA LÉGALITÉ, par M. Louis Veuillot, in-32 1 50
- Jésus, par poste. . . . . 1 50
- (C'est ce livre que le *Figaro* a pris pour les hommes du 4 septembre).
- LE LENDEMAIN DE LA VICTOIRE, par Louis Veuillot, in-12, par poste. . . . . 2 50
- PHILOSOPHIE DE L'INTERNATIONALE, par Delaporte, in-18 raisin, par poste. . . . . 1 »
- QUE PENSER ET QUE FAIRE? par Rupert, in-12, franco. . . . . 2 »
- PHOTOGRAPHIES ÉQUESTRES D'HENRI V, portrait-carte, 1 fr.; album. . . . . 2 »
- LES MARTYRS D'ARCUEIL, massacre des Dominicains, vol. in-18, par poste. . . . . 1 »

E. LACHAUD, ÉDITEUR,

4, place du Théâtre-Français, Paris.

- L'INTERNATIONALE, par Oscar Testut, 7<sup>e</sup> édition. . . . . 3 »
  - L'ARMÉE FRANÇAISE, par Besson. . . . . 3 »
  - L'ARMÉE NOUVELLE, par Lehaussois. . . . . 3 »
  - LES SOLDATS DU DÉSPOIR. Les barricades de 1848. La France en 1871, par Alexis Bouvier. . . . . 3 »
  - LES DAMES DE RIBEAUPIN, par Ernest Daudet. . . . . 3 »
  - LETRES TARTARES. Correspondance secrète d'un ambassadeur pour servir à l'histoire du *Second Empire*, par Junius. . . . . 3 »
  - L'INVASION DANS L'EST. Le général Crémier. 2<sup>e</sup> édition, augmentée de notes et planches. . . . . 3 »
  - TROIS MOIS D'ÉMOTIONS POLITIQUES. Collection complète; du *Drapeau tricolore*, par Francisque Sarcey. . . . . 2 »
  - JEAN LE VICTORIEUX. Actualité politique et une étude de M. Charles Monselet, par P. Nicole. . . . . 2 »
- Adresser le montant en timbres ou mandats poste et on reçoit franco par retour du courrier.

LE LENDEMAIN DE LA MORT OU LA VIE FUTURE SELON LA SCIENCE, tel est le titre d'un ouvrage de M. Lows Miguiet, qui vient de paraître à la librairie Hachette et qui produit en ce moment une grande sensation (un vol. in-12, prix 3 fr. 50).

BIBLIOGRAPHIE

Les éditeurs Furne, Jouvet et C<sup>o</sup>, Hachette et C<sup>o</sup>, Pagnerre, viennent de publier deux volumes inédits de Lamartine. — Prix: 7 fr. 50 le volume.

*Mémoires inédits*, comprenant les 25 premières années de l'auteur. Ces pages, écrites à l'âge où les plus lointains souvenirs sont les plus récents, sort empreintes d'une merveilleuse fraîcheur.

Le *Manuscrit de ma Mère* contient de précieux détails sur l'enfance et la jeunesse du poète. L'âme noble et pieuse de sa mère s'y révèle dans des notes intimes et pleines d'attrait.

LES ROMANS PATRIOTIQUES

L'OCCUPATION

PAR M. CHARLES JOLIET.

Librairie Internationale. — Un volume, 3 francs.

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA

rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène.

**SURDITÉ, BRUITS** DANS LES OREILLES  
6,800 malades depuis 15 ans: D<sup>r</sup> GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1<sup>h</sup> à 3<sup>h</sup> Traite par corresp. Guide 2 fr.



en sera brûlé. Nous ne trouverons de fraîcheur, dit ce méchant prophète, qu'à l'ombre de l'unique statue de Rigolboche, plus grande que Babel, plantée sur les Carpathes, tandis que, du haut des Montagnes rocheuses, une Thérésa de cent mille coudées, bénissant ce vacarme effroyable, chantera jusque dans les cieux l'hymne de la matière et les psaumes du néant.



joues peintes en rose et les cheveux peints en jaune. On les recrute partout, dans les magasins, dans les pensionnats, dans les rues, dans les salons, à la Morgue. Il y a là des créatures qui sont mortes du temps des Charlemagné et qui ont l'air d'avoir quinze ans. C'est l'électricité qui leur prête le mouvement et l'apparence de la vie. Plus d'âme, plus d'âme du tout. On prend ça dans ses mains sans ôter ses gants, bien entendu; on sent le froid à travers et les mains glissent comme sur l'argile émaillée.

Cela ne s'arrêtera pas là, dit-on. Un grand astrologue affirme que l'humanité ne sera bientôt plus qu'une mascarade universelle conduite par un Musard gigantesque, éclairée par un bûcher colossal, où les générations nouvelles viendront jeter, en hurlant, toutes les poésies, toutes les sciences, toutes les grandeurs, toutes les convictions, toutes les lois, toutes les consciences, tous les efforts, tout le génie des siècles antérieurs. Il y aura tant à jeter au feu, que les larmes et le sang répandus par les victimes, les apôtres et les martyrs du bien, et recueillis jusqu'à ce jour par l'espérance et la pitié de l'histoire, ne pourront pas éteindre les flammes et que le soleil



m'accusera pas de complicité. J'ai Marguerite Gauthier sur la conscience; mais je l'avertis qu'au jour du jugement je crierai de toutes mes forces: C'est Manon qui a commencé.

J'espère, entre nous, que les choses n'iront pas aussi mal qu'on le pense. Je puis même t'annoncer (maintenant que ta position est faite et que tu n'as plus rien à craindre) que ces dames ont fait leur temps. Elles auront eu leur règne, comme toutes les folies humaines, comme les Coucous, la Terreur et la Loterie; mais elles disparaîtront au premier rayon du jour et au premier cri de l'alouette. Je crois même que le chevalier Beau-Temps sera le dernier blanc que ces négresses teintes auront dévoré. Raison de plus pour que tu le patronnes, il n'a que juste le temps de se faire admettre. Aujourd'hui il est encore un innocent, demain il ne serait peut-être qu'un imbécile. On ne sait jamais bien ce qu'on deviendra, quand on aime dans de certains endroits.

Adieu, ma chère Manon; tous mes respects à Virginie et tous mes hommages à Charlotte.

A. DUMAS FILS.



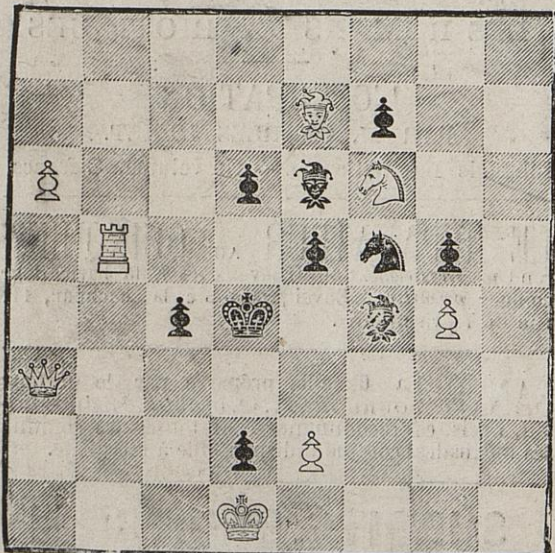
Voilà ce qu'on promet; je t'en fais part à la hâte, puisque j'ai, grâce à ce petit livre, une occasion de correspondre avec toi. Ceci doit t'intéresser, ma chère Manon, car c'est toi qui chez nous as fait souche de ces dames. Tu es bien un peu responsable; et moi, je ne sais pas trop si l'on ne



LES GRAVURES CI-DESSUS SONT EXTRAITES DU CHEVALIER BEAU-TEMPS.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 381  
COMPOSÉ PAR M. FREIMAN



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 379.

- 1. D pr. PFD
- 2. P 4 R, échec
- 3. T 7 C
- 4. C 8 F ou 5 C, échec et mat

(A)

- 1. F 3 FD
- 2. R 3 R
- 3. R 2 F
- 4. D 6 C, échec et mat.

(B)

- 1. R 3 R
- 2. D 6 TD, échec et mat en deux coups.

(C)

- 1. F 2 CR
- 2. D 3 D, échec, etc.

Autres solutions justes du problème n° 378: MM. le docteur A. Lafont; les amateurs du café Serin, à Angers.

P. JOURNOUD.

CORRESPONDANCE

M. Alp. B..., à Langres. — J'aurais aimé à publier votre problème qui est accompagné d'une si bonne recommandation. Mais il a malheureusement une seconde solution commençant par R 5 T. J'espère que vous pourrez faire disparaître cette déféctuosité.

M. le comte d'Orfengo. — Hélas! non, mon pauvre Sphinx n'a pas reparu depuis les temps dont vous parlez. Je regrette de n'avoir pas une autre publication d'échecs à vous recommander.

M. Abel Séjournant. — Grand merci pour le problème et pour le souvenir.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Allons-nous enfin entrer dans une nouvelle ère de tranquillité?

Ont deviné juste: M. Edmond Martin et M. Carty, de Lille.